

LORENZINO  
(1842)



ALEXANDRE DUMAS

**Lorenzino**  
drame en cinq actes, en prose

*Théâtre-Français. – 24 février 1842.*

LE JOYEUX ROGER  
2014

ISBN : 978-2-923981-85-7

Éditions Le Joyeux Roger  
Montréal

[lejoyeuxroger@gmail.com](mailto:lejoyeuxroger@gmail.com)

## ACTE PREMIER

*La place Sainte-Marie-Vieille, à Florence. À gauche du spectateur, un mur d'où pendent de longs festons de lierre, et au-dessus des créneaux duquel paraissent des branches d'arbre dépouillées de leurs feuilles. Au fond, le couvent de la Sainte-Croix. À droite, une suite de maisons. En avant des maisons, vers le troisième plan, un puits avec des ornements en fer. Il est minuit ; le temps est sombre, et le théâtre n'est éclairé que par les cierges qui brûlent devant une Madone placée dans une niche, à l'angle du couvent.*

### Scène première

Le Hongrois, puis Jacopo.

Le Hongrois est assis sur le mur, entre deux créneaux, les jambes pendantes, ayant une échelle de cordes fixée près de lui. Au lever du rideau, il compte les dernières vibrations de la cloche qui sonne minuit.

LE HONGROIS

Dix !... onze !... minuit ! (Jacopo entre, et s'approche de la porte du couvent comme pour y frapper. Le Hongrois siffle d'une façon particulière.) Psitt !

JACOPO, s'avançant à l'appel

Est-ce toi, par hasard ?

LE HONGROIS

Oui, c'est moi.

JACOPO

Eh ! que diable fais-tu, perché comme un oiseau de nuit au haut de ce mur, au lieu d'être, avec monseigneur le duc Alexandre, au couvent de Santa-Croce ?

LE HONGROIS

Le duc n'est point au couvent de Santa-Croce ; il est chez la marquise Cibo.

JACOPO

Et par quel hasard chez la marquise Cibo, au lieu d'être au couvent ?

LE HONGROIS

Attends un peu que je te raconte les affaires de monseigneur du haut d'un mur de dix pieds !... Monte ici, et tu sauras ce que tu désires savoir.

JACOPO, montant et restant sur l'échelle

Que s'est-il donc passé ?

LE HONGROIS

La chose du monde la plus simple... La mort d'une religieuse a mis toute la communauté en révolution. Fra Leonardo était là ; de sorte que la bonne abbesse, tout en remerciant Son Altesse de l'honneur qu'elle voulait bien lui faire, l'a priée de repasser un autre jour, ou plutôt une autre nuit.

JACOPO

Et Son Altesse s'est contentée de cela ?

LE HONGROIS

Son Altesse voulait tout simplement faire jeter dehors et la morte et le moine qui la veillait ; mais, en bon catholique que je suis, je lui ai glissé à l'oreille que mieux valait laisser tranquilles ces pauvres religieuses, et aller faire une surprise à la belle marquise Cibo. « Tiens, c'est vrai, a répondu monseigneur ; je l'avais oubliée, cette chère marquise !... » Et, comme il n'y avait que la place à traverser, il a traversé la place.

JACOPO

Mais le duc ne s'est pas amusé à monter par ton échelle ?

LE HONGROIS

Vraiment, non ! Le mari est absent, et Son Altesse est entrée bravement par la porte. C'est son cousin Lorenzino, homme prudent, comme tu sais, qui, aimant mieux deux sûretés qu'une, m'a posté ici en cas d'accident.

JACOPO

Je reconnais bien là notre mignon !

LE HONGROIS

Chut !...

JACOPO

On vient de ce côté !

## Scène II

Les mêmes, le marquis Cibo, Selvaggio Adobrandini,  
passant au fond, enveloppés de grands manteaux.

SELVAGGIO

Sonne avec précaution, afin que les voisins ne nous entendent pas.

CIBO

Inutile ! J'ai la clef.

SELVAGGIO

Alors, tout va bien.

(Il s'éloigne avec Cibo.)

## Scène III

Le Hongrois, Jacopo.

LE HONGROIS

Hum ! que veut dire cela ?

JACOPO

Cela veut dire que voilà deux honnêtes bourgeois qui rentrent chez eux, et que l'un des deux, homme de précaution, a dans sa poche la clef de la maison.

LE HONGROIS

Oui ; mais, cette maison, quelle est-elle ? Descends et regarde un peu où ils entrent... J'ai un soupçon !

JACOPO

Lequel ?

LE HONGROIS

Descends vite, te dis-je ! et regarde.

(Jacopo saute à terre, court jusqu'au coin de la rue et revient tout effaré.)

JACOPO

Hé ! le Hongrois !

LE HONGROIS

Eh bien ?

JACOPO

Tu ne t'étais pas trompé.

LE HONGROIS

Comment cela ?

JACOPO

Ils sont entrés par la première porte à gauche.

LE HONGROIS

Au palais Cibo, alors ?

JACOPO

Au palais Cibo, justement !

LE HONGROIS

Au diable !

JACOPO

Le duc est-il seul ?

LE HONGROIS

Eh ! non ; il est avec son damné cousin, je te l'ai déjà dit.

JACOPO

Et je t'ai renouvelé la question, parce que, être seul ou être avec lui, c'est tout un.

LE HONGROIS

Non pas : c'est bien pis !

JACOPO

Alors, cours le prévenir.

LE HONGROIS

Et, si je le dérange inutilement, je serai bien reçu, n'est-ce pas ?

JACOPO

Est-il armé ?

LE HONGROIS

Il a sa cotte de mailles et son épée.

(Il écoute.)

JACOPO

Entends-tu quelque chose ?

LE HONGROIS

Alerte ! alerte !

JACOPO

Qu'y a-t-il ?



LE HONGROIS

On se bat !

JACOPO

Oui, j'entends le froissement du fer.

LE HONGROIS

On attaque monseigneur !... Toi, Jacopo, par la porte de la rue Torta... Tu trouveras une pince au bas de l'échelle... Moi, par ici ! (Tirant son épée et descendant de l'autre côté du mur.) Tenez ferme, monseigneur ! tenez ferme ! me voilà !

## Scène IV

Lorenzino, seul.

Pendant que Jacopo s'éloigne par la rue, Lorenzino paraît, masqué, au haut du mur, se glisse jusqu'à l'échelle, descend rapidement, traverse la scène en silence, tire de dessous son manteau une cotte de mailles, la jette dans le puits, et revient écouter au pied du mur. On entend un cri, puis plus rien.

L'un des deux est mort... Mais lequel ?

## Scène V

Lorenzino, le duc Alexandre.

Le duc paraît à son tour au haut du mur, tenant son épée entre ses dents. En voyant Lorenzino au pied de l'échelle, il hausse les épaules, prend son épée, la secoue comme pour en égoutter le sang, puis la remet au fourreau, et croise ses bras sur sa poitrine.

LE DUC, d'une voix calme

Parbleu ! tu es un fameux compagnon, Lorenzino ! Deux hommes nous attaquent, et il faut que je fasse non-seulement ma besogne, mais encore la tienne !

LORENZINO

Ah ! monseigneur, je croyais que c'était, une fois pour toutes, chose convenue entre nous.

LE DUC, descendant

Quoi ?... qu'est-ce qui est convenu ?

LORENZINO

Que j'étais le compagnon de vos fêtes, de vos plaisirs, de vos amours ; mais de vos combats, non !... Que voulez-vous ! il faut me prendre comme je suis, ou me laisser à d'autres !

LE DUC, sautant à terre

Poltron !

LORENZINO

Oui, poltron ! poltron, tant que vous voudrez... Mais j'ai, du moins, sur mes pareils, l'avantage de ne point cacher ma poltronnerie, moi... D'ailleurs, est-ce que j'ai une cotte de mailles comme la vôtre pour me donner du courage ?

LE DUC, portant ses deux mains à sa poitrine

Tiens ! tu m'y fais songer : je l'ai laissée dans la chambre de la marquise.

(Il fait un mouvement pour remonter à l'échelle.)

LORENZINO

Où allez-vous ?

LE DUC

La chercher, pardieu !

LORENZINO

Il faut que Votre Altesse ait le diable au corps ! Comment ! pour une misérable cotte de mailles, vous allez vous exposer ?...

LE DUC

Elle en vaut la peine ! Jamais je n'en trouverai une qui m'emboîte comme celle-là. Elle s'est tellement assouplie à mon corps, que je ne la sens pas plus qu'un pourpoint de soie ou de velours.

LORENZINO

Bon ! la marquise vous la renverra ou vous la rapportera elle-même... Savez-vous qu'elle sera très-belle, la marquise, avec ses habits de deuil ?... Ah çà ! lequel des deux avez-vous tué ? J'espère bien que c'est le marquis !

LE DUC

Ma foi, je crois que je les ai tués tous deux !

LORENZINO

Ah ! le second aussi ?... Au fait, pendant que vous y étiez !

LE DUC

Attends ! voilà le Hongrois qui va nous donner des nouvelles.

## Scène VI

Les mêmes, le Hongrois, au haut de la muraille.

LE DUC

Eh bien ?

LE HONGROIS

Eh bien, monseigneur, l'un et mort, et l'autre ne vaut guère mieux... Votre Altesse veut-elle que j'achève la besogne ?

LE DUC

Non pas ! Le silence qu'ont gardé ces hommes en nous attaquant m'inspire quelque soupçon. Je suis sûr que l'un est le marquis Cibo, et je crois avoir reconnu l'autre pour Selvaggio Aldobrandini, qui est exilé de Florence. Si c'était lui, ce retour ne serait plus un accident, ce serait une conspiration. Tu préviendras le bargello de ce qui est arrivé, et tu lui donneras l'ordre d'arrêter le blessé.

LORENZINO

Monseigneur, maintenant, m'est avis que nous pourrions regagner la via Larga... Un homme tué, un homme blessé dans la même nuit, il me semble que c'est suffisant.

LE DUC

D'autant plus que nous n'avons rien de bon à faire ici.

(Il va pour sortir par la droite.)

LORENZINO

Pas de ce côté, monseigneur : j'entends les pas de plusieurs personnes.

LE HONGROIS, qui est descendu  
et a décroché l'échelle de cordes

Moi aussi.

LE DUC

Ah ! ah ! à ton tour, est-ce que tu as peur, le Hongrois ?

LE HONGROIS

Quelquefois... Et vous, monseigneur ?

LE DUC

Jamais !... Et toi, Lorenzino ?

LORENZINO

Moi ? Toujours !

(Ils sortent.)

Scène VII

Philippe Strozzi, Michele, Matteo.

MICHELE, à Strozzi

Avançons avec précaution, Excellence ! Il me semble qu'il y avait du monde sur cette place.

STROZZI

Il n'y aurait rien d'étonnant à cela : minuit seulement sonnait lorsque nous entrons par la porte San-Gallo ; et puis le bruit venait peut-être de ceux-là mêmes à qui j'avais donné rendez-vous.

MICHELE

C'est possible.

STROZZI

Fais le tour par la via Torta, et regarde, en passant, s'il y a quelqu'un dans le palais Cibo... Je t'attendrai, caché dans l'ombre de ce mur. (Michele s'éloigne.) Toi, Matteo, va chez ma sœur, via dei Alfani ; annonce-lui mon retour, et informe-toi si ma fille Luisa est toujours près d'elle ; si, par un motif quelconque, elle a cru devoir s'en séparer, qu'elle me dise où est sa nièce.

MICHELE

La sœur de Votre Excellence est une dame prudente : voudra-t-elle me croire et consentira-t-elle à me répondre sans un mot de vous ?

STROZZI

Tu as raison. (Il s'approche de la Madone, et, à la lueur de la lampe qui brûle devant elle, il écrit, sur une feuille de ses tablettes, quelques lignes qu'il donne à Matteo.) Va, maintenant !

(Matteo s'éloigne. Strozzi s'efface le long du mur.)

## Scène VIII

Strozzi, Lorenzino, masqué ; une jeune fille.

Lorenzino s'avance avec hésitation, regarde tout autour de lui, reprend confiance en ne voyant personne, traverse la place et va frapper trois coups à la porte d'une petite maison ; puis il recule de quelques pas, et frappe trois autres coups dans ses mains. À ce signal, la fenêtre de la maison s'ouvre ; une jeune fille y paraît.

LA JEUNE FILLE, à voix basse

Est-ce toi, Lorenzo ?

LORENZINO

Oui.

LA JEUNE FILLE

Attends !

(Une seconde après, la porte s'ouvre,  
et Lorenzino entre dans la maison.)

STROZZI, qui a suivi des yeux cette scène

Ô Florence ! Florence ! sous la tyrannie, comme sous la liberté, tu es toujours la même : la ville du mystère et des amours... Mais seras-tu encore la ville du courage et du dévouement ?...

## Scène IX

Strozzi, Michele.

MICHELE, accourant

Excellence !

STROZZI, comme éveillé brusquement

C'est toi !... Rapportes-tu quelques nouvelles ?

MICHELE

Une seule, mais terrible !

STROZZI

Parle ! tu sais qu'on peut tout me dire, à moi.

MICHELE

En rentrant chez lui, avec Selvaggio Aldobrandini, le marquis Cibo y a trouvé le duc Alexandre... Le duc a tué le marquis et blessé grièvement Selvaggio !

STROZZI

De qui tiens-tu ces détails ?

MICHELE

Un peu au delà de la porte du marquis, j'aperçus un homme qui se traînait péniblement en s'appuyant à la muraille ; je m'approchai de lui... Alors, il se laissa tomber sur une borne en disant : « Si vous êtes un ennemi, achevez-moi ! si vous êtes un ami, sauvez-moi ! Je suis Selvaggio Aldobrandini. »

STROZZI

Et toi, alors ?

MICHELE

Je lui dis que j'étais et à qui j'appartenais, lui offrant de l'aider. Il me pria de lui donner mon bras, et de le conduire chez messire Bernardo Corsini ; ce qui fut vite fait, messire Bernardo Corsini demeurant à deux pas, via del Palazzo. Arrivé là, Selvaggio m'a renvoyé près de vous, pour vous dire de fuir.

STROZZI

Fuir !... Et pourquoi ?

MICHELE

Parce qu'il ne peut plus vous recevoir chez lui, comme il avait été convenu entre vous, obligé qu'il est lui-même d'aller demander asile à un autre.

STROZZI

C'est bien, Michele. Il y a, à Florence, trente-neuf Strozzi, sans me compter ; c'est trente-neuf portes qui me sont ouvertes, et, fûssé-je forcé de me retirer dans mon propre palais, il est assez fort pour qu'on puisse y soutenir un siège contre toutes les troupes du duc Alexandre.

MICHELE

Plus la maison sera humble, plus vous y serez en sûreté, monseigneur. Songez que vous vous appelez Philippe Strozzi, et que votre tête vaut dix mille florins !

STROZZI

Tu as raison, Michele.

MICHELE

Et, malgré cela, Votre Excellence reste ?

STROZZI

Oui ; mais, toi qui n'as pas les mêmes raisons que moi pour rester, tu peux partir. Le fonctionnaire qui nous a laissés passer par la porte San-Gallo n'est pas encore relevé ; ainsi la retraite t'est facile. Va donc, Michele ! Je te délîe de ta parole.

MICHELE, secouant la tête

Monseigneur, je croyais que Votre Excellence me connaissait mieux. Si vous avez des raisons pour rester à Florence, j'en ai, moi, pour ne pas vous quitter. Il faut que la chose pour laquelle je suis venu s'accomplisse. (Étendant la main vers le couvent.) D'ailleurs, quand je voudrais fuir, il sortirait de ce couvent une voix qui m'arrêterait en criant : « Michele, tu es un lâche !... » Merci donc de votre offre, monseigneur ; mais, si vous étiez parti, je vous eusse demandé, moi, la permission de rester... (La porte du couvent s'ouvre.) Oh !...

Scène X

Les mêmes, Fra Leonardo.

STROZZI

Quel est ce moine ?

MICHELE

Un dominicain, Excellence.

STROZZI

Un patriote, par conséquent... Il faut que je lui parle.

MICHELE

Et moi aussi.

STROZZI, allant à fra Leonardo

Pardon, mon père, mais vous appartenez au couvent de Saint-Marc, je crois ?

FRA LEONARDO

Oui, mon fils.

STROZZI

Vous avez connu Savonarole ?

FRA LEONARDO

Je suis son disciple.

STROZZI

Et son souvenir vous est cher ?

FRA LEONARDO

Je le vénère à l'égal des saints martyrs !

STROZZI

Mon père, je suis proscrit ; l'asile sur lequel je comptais m'est fermé ; ma tête vaut dix mille florins ; je me nomme Philippe Strozzi... Mon père, au nom de Savonarole, je vous demande l'hospitalité.

FRA LEONARDO

Je n'ai que ma cellule ; c'est celle d'un pauvre moine. Mon frère, elle est à vous.

STROZZI

Songez-y, je vous amène la proscription sûrement, la mort peut-être !

FRA LEONARDO

Elles seront les bienvenues, venant avec le devoir.

STROZZI

Ainsi donc, mon père... ?

FRA LEONARDO

Je vous l'ai dit, ma cellule est à vous. Je vous y précède et vous y attends.

STROZZI

Cette nuit même, j'irai frapper à la porte du couvent de Saint-Marc.

(Les deux hommes se serrent la main.)

MICHELE, arrêtant à son tour fra Leonardo

Pardon, mon père...

FRA LEONARDO

Que voulez-vous, mon fils ?

MICHELE

Au nombre des religieuses qui habitent le couvent de Santa-Croce, n'en est-il pas une qui s'appelle... ?



(Il hésite et passe la main sur son front.)

FRA LEONARDO

Avez-vous oublié son nom ?

MICHELE, avec un sourire amer

J'oublierais plutôt le mien !... Qui s'appelle Nella ?

FRA LEONARDO

Qu'étiez-vous à la pauvre enfant ?... Étiez-vous son parent, son ami ? n'étiez-vous qu'un étranger pour elle ?

MICHELE

J'étais... j'étais son frère !

FRA LEONARDO

Alors, mon fils, priez pour votre sœur, qui est au ciel !

MICHELE, d'une voix étranglée

Morte ?...

FRA LEONARDO

Ce matin.

MICHELE

Seigneur, Seigneur, vous êtes grand et miséricordieux ! Après les agitations de la terre, la tranquillité d'en haut ! après la douleur d'un jour, la béatitude éternelle !... Pourrais-je voir Nella, mon père ?

FRA LEONARDO

On transporte son corps, cette nuit, au couvent de la Santissima-Annunziata, où elle a demandé à être enterrée. Vous pourrez la voir au moment où elle sortira d'ici...

MICHELE

Et... en sortira-t-elle bientôt ?

FRA LEONARDO, montrant  
la porte du couvent, qui s'ouvre

La voilà !

MICHELE

Merci...

(Fra Leonardo s'éloigne.)

## Scène XI

Strozzi, Michele, cortège de Pénitents.

Les Pénitents sortent du couvent, portant sur leurs épaules un catafalque où est étendu le corps de Nella ; la jeune fille est couchée au milieu des fleurs et couronnée de roses. Michele, qui s'est précipité au-devant du cortège, pousse un gémissement si profond, que les Pénitents s'arrêtent.

MICHELE

Frères, une prière !

UN DES MOINES

Parle.

MICHELE

Déposez un instant ici le corps de cette jeune fille, ô mes frères ! Il renferme le seul cœur qui m'ait jamais aimé dans ce monde, et je voudrais, maintenant qu'il a cessé de battre, le remercier une dernière fois de son amour... (Les Pénitents déposent à terre le catafalque et s'écartent pour permettre à Michele de s'en approcher. Michele, à genoux et incliné vers la morte.) N'est-ce pas, pauvre enfant, que ton agonie a été moins douloureuse que ton existence ? n'est-ce pas que la mort, si redoutée des heureux, n'est, pour les infortunés, qu'une pâle et froide amie qui nous berce dans ses bras comme une bonne mère, et qui nous console doucement, dans ce lit éternel qu'on appelle le tombeau ? n'est-ce pas qu'au lieu de pleurer, je fais bien, pauvre enfant, de remercier le Seigneur, qui te rappelle à lui ? Adieu, Nella ! adieu pour la dernière fois !... Je t'aimais, belle fille de la terre ; je t'adore, bel ange du ciel ! Adieu, Nella ! J'étais rentré à Florence pour te venger, vivante ou morte : dors tranquille ; je ne te ferai pas attendre. (Il pose ses lèvres sur le front de la jeune fille, étouffe un sanglot, puis se relève.) Et maintenant, merci, mes frères ! Vous pouvez rendre ce beau lis à la terre, d'où il est sorti. Tout est fini. Je remets le corps et l'âme dans les mains du Seigneur !

(Il croise les bras sur sa poitrine, baisse la tête  
et va achever sa prière muette devant la Madone.)

Le cortège mortuaire s'éloigne.)

Scène XII  
Strozzi, Michele, Matteo.

Matteo est entré au milieu de la scène précédente, que Strozzi a écoutée appuyé aux ornements de fer du puits.

MATTEO, allant à Strozzi

Maître...

STROZZI

Ah ! c'est toi, Matteo ?... As-tu vu ce qui vient de se passer ?

MATTEO

J'étais là.

STROZZI

Connaissais-tu cette religieuse ?

MATTEO

Oui, Excellence. C'était la propre fille de mon compère le vieux Nicolas Lapo, le cardeur de laine. Je me rappelle qu'il y a un an ou deux, le bruit courut, à Florence, que le duc Alexandre l'avait fait enlever de chez son père, et que, quelques jours après sa disparition, elle était entrée au couvent. Depuis lors, à ce que me disait tout à l'heure un des Pénitents, elle n'a cessé de pleurer et de prier, et, ce matin, elle est morte comme une sainte.

STROZZI

Encore une victime qui va crier vengeance contre toi au trône du Seigneur, duc Alexandre ! Dieu veuille que ce soit la dernière ! (Après un silence.) Eh bien, Matteo, as-tu vu ma sœur ?

MATTEO

Oui, Excellence.

STROZZI

Que t'a-t-elle dit ?... Voyons, parle vite ! Ma fille est-elle en bonne santé ?

MATTEO

Votre sœur l'espère, du moins.

STROZZI

Comment, elle l'espère ?

MATTEO

Ainsi que l'avait pensé Votre Excellence, elle n'a pas pu garder chez elle la signora Luisa. Quand elle vous verra, elle vous dira pourquoi.

STROZZI

Mais, alors, Luisa ?...

MATTEO

Est cachée sur cette place même, dans une petite maison qu'elle habite avec la vieille Assunta, et où votre sœur n'a pas osé la venir voir depuis quinze jours, de peur qu'on ne la suivît.

STROZZI

Et cette petite maison ?

MATTEO

Elle est située entre la via della Fogna et celle del Deluvio.

STROZZI, lui saisissant le bras

Tu te trompes, Matteo ! ce n'est point là l'adresse que ma sœur t'a donnée.

MATTEO

Je demande pardon à monseigneur...

STROZZI

Mais elle ne demeure pas seule dans cette maison ?

MATTEO

Seule, avec la vieille Assunta.

STROZZI

Sans autre femme que celle-là ?

MATTEO

Sans autre femme.

STROZZI

Oh ! mon Dieu !...

MATTEO

Qu'avez-vous, au nom du ciel, seigneur Philippe ?

STROZZI

Rien... Un étourdissement... Matteo, va m'attendre sur la place Saint-Marc, en face du couvent des Dominicains.

MATTEO

Cependant, Excellence...

STROZZI

Va, Matteo ! va !

(Matteo s'incline et sort.)

## Scène XIII

Strozzi, Lorenzino, Michele,  
toujours agenouillé devant la Madone.

Strozzi se couvre la tête de son capuchon, puis s'avance vers la maison de sa fille. Au moment où il va pour frapper, la porte s'ouvre, et Lorenzino, masqué, se présente.

STROZZI, saisissant Lorenzino au collet

Qui es-tu ?

LORENZINO, cherchant à se dégager

Que me veux-tu ?

STROZZI

Ne m'as-tu pas entendu ? Je te demande qui tu es.

LORENZINO

Que t'importe ?

STROZZI

Il m'importe tellement, que je veux le savoir à l'instant même.

(Il lui arrache son masque ; en même temps,  
le capuchon de Strozzi tombe.)

LORENZINO

Philippe Strozzi !

STROZZI

Lorenzino !

LORENZINO

Malheureux ! que viens-tu faire à Florence ? Ignores-tu donc que ta tête y est mise à prix ?

STROZZI

Je viens demander compte au duc Alexandre de la liberté de Florence, et à toi de l'honneur de ma fille !

LORENZINO, riant

Si tu n'étais revenu que pour ce dernier objet, ce serait chose facile à arranger, mon cher oncle ; car l'honneur de ta fille est aussi intact que si sa mère jalouse l'eût gardé avec elle dans son tombeau.

STROZZI

Lorenzino sort, à deux heures du matin, de chez ma fille, et Lorenzino dit que ma fille est encore digne de son père ? Lorenzino ment.

LORENZINO, moitié triste, moitié railleur

Pauvre vieillard, à qui l'exil et le malheur ont fait perdre la mémoire ! Mais as-tu donc oublié une chose, Strozzi ? C'est que tu avais épousé Julia Sodarini ; c'est que Luisa et moi étions destinés l'un à l'autre ; c'est que ta femme, lorsque la sainte créature vivait, ne faisait aucune différence entre moi et Pierre et Thomas Strozzi, tes deux fils... Qu'y a-t-il donc d'étonnant que j'aie continué à aimer Luisa, et que Luisa ait continué à m'aimer, puisque notre amour était approuvé par toi-même ?

STROZZI, passant la main sur son front

C'est vrai, j'avais oublié tout cela !... Mais, en faisant un effort, je me rappellerai tout !... tout, sois tranquille !... Tiens, voilà la mémoire qui me revient. Écoute ! Oui, tu es mon neveu ; oui, ma femme et moi, nous rêvions de te donner notre Luisa ; oui, nous ne faisons aucune différence entre toi et nos autres enfants. Eh bien, Lorenzino, le jour promis est arrivé : tu as vingt-cinq ans, Luisa en a seize ! proscrit comme je le suis, isolé comme elle l'est, il lui faut quelqu'un qui l'aime à la fois d'un amour de père et d'époux. Le seul bien que ne m'aient encore enlevé ni la tyrannie ni l'exil, c'est elle ! le seul ange qui prie encore pour moi sur la terre, c'est elle ! Eh bien, mon seul ange, mon seul espoir, mon seul bien, je te donne tout cela, moi, pauvre proscrit. Épouse ma fille, rends-la heureuse, et, quel que soit le prix du trésor que je t'aurai donné, non-seulement je croirai que nous sommes quittes, mais encore je me regarderai comme ton

débiteur !

LORENZINO, secouant tristement la tête

Tu sais bien, Strozzi, que ce que tu me proposes là, possible autrefois, possible peut-être dans l'avenir, est impossible aujourd'hui.

STROZZI

Oh ! je connaissais d'avance ta réponse, Lorenzino ! Et pourquoi n'est-ce pas possible ? Dis !... Dieu me donnera la patience de t'écouter, et je t'écoute.

LORENZINO

Voyons, comment veux-tu que, moi, le favori, l'ami, le confident du duc Alexandre, j'aie épouser justement la fille de l'homme qui, depuis trois ans, conspire contre lui, qui a essayé deux fois de le faire assassiner, et qui, banni de Florence, sachant sa tête mise à prix, y rentre ce soir, pour tenter encore, selon toute apparence, quelque folie du même genre !... Car j'appelle folie, comprends-tu bien, Philippe ? toute tentative de conspiration qui ne réussit pas. Réussis ! et ce que j'appelle folie, je l'appellerai sagesse... Épouser ta fille ! épouser Luisa Strozzi ! mais il faudrait, pour cela, que je fusse encore plus insensé que toi !

STROZZI

Ô mon Dieu, mon Dieu, à quoi m'as-tu réservé ! Et cependant j'irai jusqu'au bout... Lorenzino, tu as tout à l'heure fait appel à ma mémoire, et, tu l'as vu, ma mémoire a été fidèle. Laisse-moi à mon tour invoquer la tienne.

LORENZINO

Strozzi, Strozzi, je te préviens que j'ai oublié bien des choses, et qu'il y en a beaucoup d'autres dont je ne veux pas me souvenir.

STROZZI

Oh ! il en est cependant une que tu te rappelleras, je l'espère, car elle tient à ta vie même : ce sont les conseils que, adolescent, tu recevais de ton père ; ce sont les espérances que, jeune homme, tu donnais à ton pays.

LORENZINO

Va, Philippe, va !

STROZZI

Lorenzino, un tel changement a-t-il pu s'opérer en toi, que le présent ait dissipé si vite les promesses du passé ? se peut-il que l'enthousiaste de Savonarole soit devenu le complaisant et le flatteur d'un bâtard des Médicis ?

LORENZINO

Va toujours ! J'enregistre chacune de tes paroles pour y répondre.

STROZZI

Se peut-il enfin que celui qui, à dix-neuf ans, faisait une tragédie de *Brutus*, cinq ans après, joue, à la cour de Néron, le rôle de Narcisse ? Non, c'est impossible, n'est-ce pas ?

LORENZINO

Tu te trompes, Philippe : tout cela est vrai. Mais, puisque nous en sommes à rappeler le passé, à mon tour de questionner... Qui a opprimé Florence ? Le pape Clément VII... Qui, rêvant non-seulement la liberté de la Toscane, mais un grand royaume d'Italie, vous a par deux fois offert, à vous autres, d'assassiner Clément VII, tout pape qu'il était, tout mon protecteur qu'il se disait ? Moi !... Qui a refusé, en me disant : « Frappe si tu veux ; mais nous te laissons le crime pour ton compte ? » Vous !... Et, quand Florence a été assiégée, qu'elle a été prise ; quand il a été reconnu par votre suprême sagesse qu'un Médicis seul pouvait régner, qui vous a dit : « Je suis fils de Pierre-François de Médicis, deux fois neveu de Laurent, frère de Côme, fils de Maria Sodarini, cette femme d'une sagesse exemplaire, cette vieille Romaine, cette Cornélie ! Je rétablirai la République, je le jure sur mon honneur » ? Moi !... Et, sur mon honneur, je l'eusse fait, ou j'eusse succombé ! Mais non... Vous avez préféré le fils d'une Moresque, un bâtard de la branche aînée ; et, quand je dis : de la branche aînée, en est-on sûr ? Sa mère elle-même ne le sait pas plus que les autres... Et vous m'avez abandonné, moi qui étais de



conscience pure et de race immaculée ; et, comme j'avais un corps frêle et féminin, vous m'avez appelé un *Lorenzino*, un *Lorenzaccio* ! Vous avez calomnié ma vie, n'en pouvant médire !... Pour que vous vous sépariez enfin du duc Alexandre, il a fallu... car je ne sais quel aimant possède chez nous la tyrannie ! il a fallu que le premier gonfalonier Carducci, que Bernardo Castiglione et quatre autres magistrats eussent la tête tranchée ; que le second gonfalonier Raffaello Girolamo fût enfermé dans la cathédrale de Pise, et y pérît empoisonné ; que le prédicateur Benoît de Torano fût livré à Clément VII, fût jeté au château Saint-Ange, et y mourût de faim ! Il a fallu que cent cinquante citoyens, les premiers et les plus dignes de la ville, fussent exilés !... Il a fallu que le nouveau duc s'entourât de troupes étrangères, et nommât Alexandre Vitelli, un étranger, leur chef, et Guicciardini, un traître, gouverneur de Bologne, conjointement avec le pape !... Il a fallu qu'il empoisonnât le cardinal Hippolyte de Médicis, son aîné ! Il a fallu qu'il épousât la fille de l'empereur, Marguerite d'Autriche, et que, malgré ce mariage, il continuât, dans ses débauches insensées, à déshonorer les couvents les plus saints et les familles les plus nobles de Florence !... Et, quand je vis tout cela, moi, quand je m'aperçus que l'on n'arrivait à quelque chose que par la bassesse, la flatterie et la corruption ; que tout esprit droit, tout cœur généreux était oublié ou méprisé, je suis revenu à Florence, je me suis fait le courtisan, l'ami, l'esclave, le compagnon de débauches du duc Alexandre, et, n'étant point parvenu à être le premier en gloire, je suis devenu le second en honte... N'est-ce pas un bon calcul, dis, Philippe ?

STROZZI, lui saisissant le bras

Lorenzino ! Lorenzino ! ce que disent tout bas quelques-uns serait-il vrai ?

LORENZINO

Et que disent quelques-uns ?

## STROZZI

Que, pareil au premier Brutus, tu contrefais l'insensé, mais que, tous les soirs, comme lui, tu baisses la terre, notre mère commune, en suppliant ton pays de te pardonner l'apparence en faveur de la réalité... Eh bien, écoute ! s'il en est ainsi, Lorenzino, l'heure de jeter le masque est venue. Il y a encore des couronnes pour Harmodios, et des palmes pour Aristogiton. Seulement, il n'y a pas un instant à perdre, si tu veux être de la grande œuvre que je prépare ; après-demain, peut-être, il serait trop tard !... Lorenzino, tu as beaucoup à faire pour redevenir Lorenzo. Eh bien, je prends tout ton passé sur moi, et je t'en fais une auréole pour l'avenir. Je t'ouvre nos rangs, je te donne ma place ; nous sommes trois cents qui avons juré de mourir, ou de rendre la liberté à Florence. Marche à notre tête, conduis-nous, et moi, tout le premier, je donnerai aux autres l'exemple de l'obéissance !

LORENZINO, éclatant de rire

Sais-tu, Strozzi, que tu as là une merveilleuse idée ! À moi, Lorenzino, le roi des fêtes, à moi, le prince des jours joyeux, à moi, le héros des folles nuits, tu viens offrir d'être le chef d'une conspiration bien tortueuse, bien sombre, bien romaine ! mystérieusement tramée dans les ténèbres à l'instar de celle de Catilina, avec des serments échangés sur un poignard et du sang bu dans une coupe ? Non, cher ami, non ! Quand je serai assez fou pour conspirer, ce sera d'une manière moins triste, d'une façon moins lugubre ; ce sera comme Fiesque, par exemple... exception faite de la cuirasse cependant, attendu que, si je tombe à la mer, je ne veux pas me noyer... Et puis avec cela qu'elle récompense bien ceux qui se dévouent pour elle, ta magnifique république florentine ! avec cela que c'est une mère bien tendre pour ses fils, une maîtresse bien fidèle à ses amants ! Rivale d'Athènes, elle a été jalouse de l'imiter en tout point, même dans son ingratitude pour ses plus illustres citoyens ! Voyons, comptons ceux que son barathre a dévorés, sans que, comme le gouffre de Curtius, il se refermât sur leur dévouement... Les Strozzi d'abord, qui, pré-

voyant l'avenir, ont voulu trancher le mal dans sa racine, et que vous avez laissé pendre au balcon du Palais-Vieux ! Savonarole, Lycurgue chrétien, qui a voulu vous faire une république près de laquelle celle que Platon avait rêvée n'était qu'une école de débauche et de corruption, et que vous avez laissé brûler sur la place de la Seigneurie ! Enfin, Dante de Castiglione, Romain du temps des Gracques perdu dans notre âge moderne, que vous avez laissé empoisonner à Itri !... Ainsi, corde, bûcher, poison, voilà la récompense que Florence la Magnifique garde à ceux qui se dévouent pour elle ! Merci !... Non, non, Philippe ; le mieux est de ne pas conspirer, crois-moi ; mais, quand tu conspireras, écoute ceci : il faut conspirer seul, sans ami, sans confident, et alors, si toutefois tu n'as pas l'infirmité de rêver tout haut, tu auras quelque chance de voir réussir ta conspiration... Tu me parles de prendre ta place, Strozzi, de me mettre à votre tête, de recueillir à moi seul l'honneur suprême de l'entreprise ? Veux-tu que je te dise comment elle finira, ton entreprise ? Avant vingt-quatre heures, vous serez tous en prison ! Vous êtes à Florence à peine, n'est-ce pas ? vous y avez à peine mis les pieds : eh bien, l'un de vous est déjà tué, un autre blessé ; les ordres sont déjà donnés pour qu'on vous arrête, depuis le premier jusqu'au dernier... Oh ! Strozzi, suis un bon conseil ; un fou en donne quelquefois ! Reprends le chemin que tu as suivi pour arriver jusqu'ici, regagne ta forteresse de Montereccione, ferme tes poternes, baisse tes herses, baisse tes ponts-levis, et attends !

STROZZI

Et que veux-tu que j'attende ?

LORENZINO

Que sais-je, moi ?... Peut-être, un soir, peut-être, une nuit, au moment où tu t'en douteras le moins, la brise, qui souffle si doucement parmi les lauriers de l'Arno et les pins des Cascines, te portera-t-elle ces mots libérateurs : « Le duc Alexandre est mort ! »

STROZZI

Je joue de malheur, Lorenzino ! sur trois offres que je voulais te faire, en voilà déjà deux que tu refuses ; mais j'espère que tu voudras bien accepter la troisième.

LORENZINO

Si elle est moins folle que les deux premières, avec bonheur, oui, Strozzi.

STROZZI, tirant son épée

C'est de me rendre à l'instant même raison de tes offenses, de tes refus et de tes conseils.

LORENZINO

Oh ! pour le coup, tu es bien décidément fou, mon pauvre ami ! Un duel à moi, à moi, Lorenzino ! Est-ce que je me bats, moi ? est-ce qu'il n'est pas convenu, arrêté, reconnu, que je n'ai pas la force de soulever une épée, et que je me trouve mal en voyant couler une goutte de sang ? Mais tu ne sais donc pas que je suis une femmelette, un poltron, un lâche ? Ah ! par ma foi, je croyais être mieux connu, depuis que Florence crie mon panégyrique à toute l'Italie, et l'Italie à toute la terre... Merci, Strozzi : tu as douté entre Florence et moi ; toi seul pouvais encore me faire cet honneur.

STROZZI

Oui, tu as raison, oui, Lorenzino, tu es une femmelette, un poltron, un lâche ! oui, Lorenzino, tu es un misérable, et tu ne mérites pas de mourir de la main d'un homme comme moi... Va-t'en ! je ne te demande plus rien ; va-t'en ! je n'attends plus rien de toi, je n'espère plus qu'en Dieu ! va-t'en !

LORENZINO

Eh bien, à la bonne heure ! te voilà redevenu raisonnable... Adieu, Strozzi !

Scène XIV  
Strozzi, Michele.

STROZZI

Michele ! Michele !

MICHELE, s'approchant

Me voilà, maître.

STROZZI

Vois-tu cet homme qui s'en va là-bas ? le vois-tu ?

MICHELE

Oui.

STROZZI

Eh bien, si demain cet homme n'est pas mort, nous sommes perdus ! cet homme sait tout.

MICHELE

Et il s'appelle ?

STROZZI

Lorenzino de Médicis.

MICHELE

Lorenzino ! Lorenzino ! le favori du duc !... Soyez tranquille, seigneur Philippe, il mourra !

STROZZI

C'est bien... Va !

(Michele sort.)

Scène XV  
Strozzi, seul.

Il marche, tenant toujours à la main son épée nue, vers la maison qu'habite sa fille, soulève le marteau de la porte, mais, comme par réflexion, le laisse retomber sans bruit.

Non, pas ce soir... Demain ! Ce soir, je la tuerais !...

(Il s'éloigne.)

## ACTE DEUXIÈME

*Le cabinet de travail de Lorenzino. Deux portes latérales, une porte au fond. Bustes, statues, instruments de physique, manuscrits posés çà et là.*

### Scène première

Le duc Alexandre, prenant une leçon d'escrime avec un maître d'armes ; Lorenzino, près d'une table, s'amusant à percer des sequins d'or, de la pointe d'un poignard.

LE DUC, au maître d'armes

Assez pour aujourd'hui ; je suis fatigué... À demain ! Va ! (Le maître d'armes sort. Le duc allant à Lorenzino.) Que diable fais-tu là ?

LORENZINO

Vous le voyez, monseigneur : je fais comme vous... des armes.

LE DUC

Comment des armes ?

LORENZINO

Sans doute : ce sont mes armes, à moi... Ce petit couteau, c'est mon épée, mon glaive, ma rapière. Ne croyez-vous pas que, le jour où j'aurai à me plaindre de quelqu'un, j'irai sottement lui chercher querelle, et le mettre au bout de mon épée, en même temps que je me mettrai au bout de la sienne ? Pas si niais, mon prince ! Quand on a le malheur d'être le favori d'un homme aussi abominable que le duc Alexandre, il faut tirer de la position tout ce qu'elle peut donner de bénéfices... Non ; ce jour-là, j'attendrai mon homme entre deux portes, et je lui enfoncerai mon petit couteau dans la gorge. (Le duc prend le couteau et en regarde le manche.) Oh ! ce n'est pas le manche qu'il faut admirer, c'est la lame. Voyez : acérée comme une aiguille, et forte comme l'épée à deux mains de votre ennemi François I<sup>er</sup> !

LE DUC

Et où as-tu acheté ce chef-d'œuvre ?

LORENZINO

Acheté ! Est-ce que l'on achète de semblables merveilles ?

C'est mon cousin Côme des Bandes-Noires qui m'en a fait cadeau. Imaginez-vous que le pauvre enfant s'ennuie tant dans son château de Trebbio, qu'il fait de la chimie. Il a inventé une façon d'empoisonner les chats et de tremper l'acier. Avec son poison, les chats les mieux constitués meurent en cinq secondes ; avec son acier, il taille le porphyre ! La dernière fois que j'ai été le visiter, devinez qui j'ai trouvé chez lui ? Benvenuto Cellini, qui refuse de travailler pour vous. Il était là, se vantant, l'horrible Gascon qu'il est, d'avoir tiré le coup d'arquebuse qui a tué le connétable de Bourbon. Il rapportait ce couteau à Côme, qui me l'a donné. Donc, lame de Côme, monture de Benvenuto Cellini, cela doit tuer de soi-même. Je vous l'offrirais bien ; mais ce qui a été donné se garde. Et puis j'en ai besoin, de mon petit couteau : j'ai quelqu'un à tuer.

LE DUC

Tu es bien bon de te donner cette peine-là toi-même ! Dis-moi qui te gêne, je t'en débarrasserai.

LORENZINO

Ah ! que vous êtes peu délicat en matière de vengeance, monseigneur ! Vous m'en débarrasserez par la main de quelque sbire, n'est-ce pas ? Comptez-vous donc pour rien le plaisir de se venger soi-même ; de sentir glisser une petite lame bien trempée entre les deux côtes de son ennemi, et de lui lécher le cœur avec cette fine lame d'acier ?... Ainsi, cette nuit, par exemple, n'avez-vous pas eu plus de plaisir à tuer le marquis Cibo vous-même, de ce joli coup d'épée dont vous lui avez, à ce qu'il paraît, perforé les deux poumons, qu'à le faire assassiner par Jacopo, qui lui eût brutalement coupé la gorge, ou par le Hongrois, qui lui eût bêtement fendu le ventre ?

LE DUC

Ah ! pardieu ! tu m'y fais penser... Tu sais que le second n'était pas mort ?

LORENZINO

Bah !

LE DUC

Non... On a suivi la trace de son sang, de la maison Cibo à celle de Bernardo Corsini ; de sorte qu'on l'a arrêté chez Corsini et qu'on a emmené son hôte avec lui. Ce n'est pas plus difficile que cela.

LORENZINO

Et qui était l'autre ?

LE DUC

Selvaggio Aldobrandini ! C'est, en vérité, un fort habile homme que ce Maurizio, mon chancelier des huit ; avoue-le, mignon !

LORENZINO

Oui, oui, oui... Mais sans doute cet habile homme vous a dit encore autre chose ?

LE DUC

Je ne lui en ai pas demandé davantage.

LORENZINO

Bon ! comme si un chancelier ne devait répondre qu'à ce qu'on lui demande ! Alors, le signor Maurizio pense que le marquis Cibo et Selvaggio Aldobrandini sont seuls rentrés à Florence ?

LE DUC

Il le croit, oui.

LORENZINO

Il ne vous a point parlé de Philippe Strozzi, par hasard ?

LE DUC

Si fait ; je lui ai même demandé où était Strozzi, positivement.

LORENZINO

Ah !... Et où est-il, mon cher oncle ?

LE DUC

Dans sa forteresse de Montereggione.

LORENZINO

Allons, je vois que je m'étais trompé sur le compte de mon ami Maurizio.

LE DUC

En quoi ?



LORENZINO

Mais en ce que je pensais que c'était un sot, et que je vois que décidément ce n'est qu'un imbécile.

LE DUC

Et qui te fait changer d'avis ?

LORENZINO

La façon dont il est informé.

LE DUC

Comment ! Philippe Strozzi... ?

LORENZINO

A quitté Montereccione hier, à trois heures de l'après-midi.

LE DUC

Pour aller où ?

LORENZINO

Pour venir à Florence.

LE DUC

À Florence ?

LORENZINO

Pourquoi se gênerait-il ?

LE DUC

Strozzi est à Florence ?

LORENZINO

Le fait est que c'est un personnage assez peu important pour qu'il aille et vienne sans qu'on s'en inquiète. Ce n'est que le chef des mécontents, pas davantage ! N'a-t-il pas deux fois essayé d'assassiner Votre Altesse ? une fois, en emplissant de poudre ce coffre sur lequel vous avez l'habitude de vous asseoir ; car il était prévenu que Votre Altesse portait une cotte de mailles... Ah ! à propos de cotte de mailles, avez-vous retrouvé la vôtre, monseigneur ?

LE DUC

Impossible de remettre la main dessus !

LORENZINO

Il faut charger Maurizio d'en faire la recherche. Avec lui, rien ne se perd... excepté les bannis ! mais, par bonheur, je les retrou-

ve, moi.

LE DUC

Que diable dis-tu là ?

LORENZINO

Le dis, monseigneur, que, si vous n'aviez pas votre pauvre Lorenzino pour veiller sur vous, il se passerait de belles choses.

LE DUC

Et je lui suis d'autant plus reconnaissant de veiller sur moi, que, si le trône était vide, ce serait à lui d'y monter.

LORENZINO

Monseigneur, je n'estimerai un trône que lorsqu'on pourra non-seulement s'y asseoir, mais encore s'y coucher.

LE DUC

Tiens, Lorenzino, il faut que je te dise une chose : je crois que tu es mon seul ami.

LORENZINO

Je suis enchanté de me trouver de la même opinion que vous, monseigneur.

LE DUC

Et, si j'étais homme à me fier à quelqu'un, c'est à toi que je me fierais... Mais, pour cela, il faudrait que tu me servisses aussi bien en amour qu'en politique.

LORENZINO

Et si je servais aussi bien Votre Altesse en amour qu'en politique ?

LE DUC

Alors, tu serais un homme précieux, incomparable, inestimable ; un homme que je ne changerais pas, dût-on me donner Naples, en retour, contre le premier ministre de mon beau-père Charles-Quint, qui prétend avoir les premiers ministres du monde !

LORENZINO

Bon ! voilà que je sers mal monseigneur en amour !

LE DUC

Ah ! oui, vante-toi ! Voilà un mois que je t'ai chargé de

découvrir la retraite de cette petite Luisa, qui m'a échappé je ne sais comment, et dont je suis amoureux fou, je ne sais pourquoi, et je suis aussi avancé que le premier jour. Mais je te préviens que j'ai lâché mon meilleur limier sur sa trace.

LORENZINO

En vérité, monseigneur, il faut que je convienne que je suis un grand niais !

LE DUC

Toi ?

LORENZINO

Oui, moi ! Comment ! je ne vous ai pas donné de ses nouvelles ?

LE DUC

Tu ne m'en as pas dit un seul mot, traître !

LORENZINO

Non pas traître, mais oublieux... Voilà trois jours que j'ai retrouvé sa piste.

LE DUC

Tiens, Lorenzino, je ne sais, sur ma parole, à quoi tient que je ne t'étrangle !

LORENZINO

Peste ! attendez au moins que je vous aie donné l'adresse.

LE DUC

Où demeure-t-elle, bourreau ?

LORENZINO

Près du couvent de Santa-Croce, entre la rue del Diluvio et la rue della Fogna, à vingt pas de la marquise... Eh ! pardieu ! cette nuit, vous eussiez pu, après être descendu du mur de l'une, retourner votre échelle et monter au balcon de l'autre.

LE DUC

C'est bien. Ce soir, je la fais enlever.

LORENZINO

Ah ! monseigneur, je vous reconnais bien là, avec vos façons moresques.

LE DUC

Lorenzino !

LORENZINO

Pardon, monseigneur, mais c'est qu'en vérité vous n'avez qu'un poids et qu'une mesure pour tout le monde. Que diable ! il y a des distinctions à faire entre les femmes, et il ne faut pas les attaquer toutes de la même manière. Il en est qu'on enlève et qui trouvent cela tout naturel, et la marquise Cibo est de celles-là ; mais il en est d'autres qui ont la prétention d'être traitées plus doucement, et qu'il faut se donner la peine de séduire.

LE DUC

Bon ! et pour quoi faire ?

LORENZINO

Mais pour qu'elles ne se jettent pas par la fenêtre, je suppose, en vous voyant entrer par la porte, comme a fait la fille de ce pauvre tisserand dont je ne me rappelle plus le nom. C'est avec ces façons-là que vous faites pousser à vos Florentins des cris de brûlés, monseigneur.

LE DUC

Qu'ils crient, ces Florentins ! je les déteste.

LORENZINO

Allons, voilà que vous retombez encore une fois dans vos préjugés contre votre bon peuple !

LE DUC

De misérables marchands de soie, de méchants cardeurs de laine, qui se sont fait des blasons avec les enseignes de leurs boutiques, qui se mêlent de faire les difficiles à propos de filiation et de me chicaner sur ma naissance.

LORENZINO, haussant les épaules

Comme si l'on était le maître de choisir son père !

LE DUC

Je te trouve plaisant de prendre leur parti.

LORENZINO

Ah ! oui, en effet, je suis payé pour cela.

LE DUC

Des misérables qui m'insultent tous les jours !

LORENZINO

Avec cela qu'ils m'épargnent, moi !

LE DUC

Alors, pourquoi plaides-tu pour eux ?

LORENZINO

Pour qu'ils ne plaident pas contre nous. Ce sont des faiseurs de requêtes, que vos Florentins ; ils en font à tout le monde : à François I<sup>er</sup>, au pape, à l'empereur. Ils en feraient au diable, et, comme vous avez l'honneur d'être son gendre...

LE DUC

Comment ?

LORENZINO

De l'empereur !... S'ils lui en envoyaient une sur vos amours, il se pourrait bien qu'il prît fait et cause pour sa fille madame Marguerite d'Autriche, qui commence à se plaindre d'être délaissée après dix mois de mariage.

LE DUC

Hum ! sais-tu bien que, sous ce rapport-là, tu ne manques pas de raison, mon fils ?

LORENZINO

Pardieu ! je suis le seul à votre cour qui soit raisonnable, monseigneur. C'est pour cela qu'on dit que je suis fou.

LE DUC

Ah !... Ainsi donc, à ma place, tu séduirais Luisa ?

LORENZINO

Ma foi, oui ! quand ce ne serait que pour changer de méthode.

LE DUC

Mais sais-tu que c'est fort long et fort ennuyeux, ce que tu me proposes là ?

LORENZINO

Bah ! une affaire de cinq ou six jours.

LE DUC

Et comment t'y prendrais-tu, grand séducteur ? Voyons !

LORENZINO

Je commencerais par attendre que je susse où est caché Strozzi.

LE DUC

Comment ! malheureux, tu ne le sais donc pas ?

LORENZINO

Ah ! monseigneur, vous êtes par trop exigeant ! je vous donne l'adresse de la fille ; accordez-moi vingt-quatre heures pour me procurer celle du père. On ne peut pas tout faire à la fois.

LE DUC

Eh bien, quand j'aurai l'adresse du père ?

LORENZINO

Vous le ferez arrêter, vous lui ferez faire son procès dans les formes.

LE DUC

Ah çà ! tu ne m'avais pas prévenu que tu descendisses du consul Fabius... Tu es pour les temporisations, aujourd'hui !

LORENZINO

Avez-vous quelque chose de mieux à proposer ? Faites !

LE DUC

Strozzi est proscrit, Strozzi rentre à Florence, Strozzi se met en contravention avec la loi ; sa tête est mise à prix à dix mille florins : on apporte sa tête à mon trésorier, mon trésorier paye ; voilà tout. Je n'ai pas à m'occuper d'autre chose, moi.

LORENZINO

Eh bien, voilà justement ce que je craignais.

LE DUC

Et pourquoi ?

LORENZINO

Mais parce que, de cette façon-là, vous gênez tout. Le moyen que Luisa soit jamais au meurtrier de son père ?... Tandis qu'en suivant la marche que je vous propose, vous faites arrêter Strozzi, vous le faites condamner par les huit ; ce qui vous donne une apparence de justice dont vous vous souciez peu, je le sais bien ; mais une tendre fille comme Luisa ne laisse pas mourir son père

quand elle n'a qu'un mot à dire pour le sauver !... Tout l'odieux de la condamnation retombe sur les juges. Vous, au contraire, radieux comme le Jupiter antique, chargé de faire le dénouement, vous arrivez dans la machine... L'épreuve est sûre.

LE DUC

Mais diablement usée, mignon !

LORENZINO

Ah ! pardieu ! n'allez-vous pas mettre de l'imagination dans la tyrannie, à présent ?... Depuis Phalaris, qui avait inventé le taureau d'airain, et Procuste, qui avait inventé les lits tantôt trop courts, tantôt trop longs, il n'y a vraiment eu qu'un tyran de génie : c'est le divin Néron. Eh bien, je vous le demande, comment la postérité l'a-t-elle récompensé ? Sur la foi de Tacite, les uns ont prétendu que c'était un fou, et, sur la foi de Suétone, les autres ont dit que c'était une bête sauvage. Faites-vous tyran, après cela ! Presque autant vaudrait être peuple, parole d'honneur ! on aurait au moins la chance de l'avenir.

LE DUC

Cinq ou six jours, tu dis ?

LORENZINO

Voyons, ce n'est pas mon dernier mot.

LE DUC

Soit ; mais, alors, il me faut aujourd'hui même l'adresse de Strozzi.

LORENZINO

Demandez-la à votre chancelier Maurizio ; c'est lui que cela regarde, et non pas moi.

LE DUC

Lorenzino, tu me l'as promise !

LORENZINO

Vous l'ai-je promise ?... Vous l'aurez, en ce cas. Tout ce que je promets, je le tiens, moi... (Entrent le Hongrois et Birbante.) Mais voici nos deux serviteurs qui paraissent avoir à nous parler. Ils viennent probablement tous les deux de la part du diable. Ne les faisons pas attendre, monseigneur.

## Scène II

Les mêmes, le Hongrois, Birbante.

LE DUC

Allons, viens, le Hongrois !

LORENZINO

Allons, entre, Birbante !

(Chacun des deux serviteurs parle bas à son maître.)

LE DUC, éclatant de rire

Tu arrives trop tard pour avoir la récompense !... Entre la rue del Diluvio et la rue della Fogna.

LE HONGROIS

Et qui donc vous a dit l'adresse, monseigneur ?

LE DUC

Un plus fin limier que toi, mon pauvre ami.

(Il montre Lorenzino.)

LE HONGROIS, à part

Ah ! le démon ! il ne sait que faire du tort aux honnêtes gens.

LE DUC

Et toi, Lorenzino, qu'est-ce ?

LORENZINO

Une dame masquée, Votre Altesse, et qui ne veut, à ce qu'il paraît, ôter son masque que pour votre serviteur.

(Birbante sort.)

LE DUC

Heureux drôle ! cela flaire la Ginori d'une lieue.

LORENZINO

Eh bien, quoi de plus moral qu'une tante qui vient faire une visite à son neveu ?

LE DUC

Surtout quand la tante a vingt-deux ans, et que le neveu en a vingt-cinq... Tu sais que j'ai un caprice pour elle ? Fais-lui toute sorte de promesses de ma part.

LORENZINO

Je lui promettrai que vous vous teindrez la barbe et les cheveux.



LE DUC

Pourquoi cela ?

LORENZINO

Parce qu'elle m'a avoué qu'elle n'aimait que les bruns, ma chère tante.

LE DUC

Fat ! (S'éloignant, au Hongrois.) Allons, viens ici... Tu as encore quelque chose à me dire ?

LE HONGROIS

Je l'avoue.

LE DUC

Dis.

LE HONGROIS

À Votre Altesse seule.

LE DUC

Parle bas, alors.

LE HONGROIS

Monseigneur, la première fois que votre dévoué cousin descendra d'un second étage avec une corde, laissez-moi couper la corde, je vous en prie !

LE DUC

Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

LE HONGROIS

Parce que j'ai une idée : c'est que cet homme vous trahit.

LE DUC

Coupe la corde, le Hongrois ; tu en es le maître.

LE HONGROIS, joyeux

Ah !...

LE DUC

Seulement, si tu fais cela, j'ordonne au bourreau de renouer les deux bouts de la corde, et de te prendre le cou dans le nœud... Te tiens-tu pour averti ?

LE HONGROIS

Oui, monseigneur... Votre Altesse a tout dit ?

LE DUC

Pas encore... J'avais promis cent florins d'or au premier qui me donnerait l'adresse de Luisa.

LE HONGROIS

Et je croyais bien les avoir gagnés !

LE DUC

Mais j'avais ajouté que j'en donnerais cinquante au second. (Lui jetant une bourse.) Tiens ! s'il y a davantage, tu donneras la différence à Jacopo.

LE HONGROIS

Et s'il y a moins ?

LE DUC

Alors, tu demanderas l'appoint à Lorenzino. Il te doit bien cela pour tes bonnes intentions à son égard.

(Il sort par une porte latérale, et le Hongrois s'éloigne par le fond.)

### Scène III

Lorenzino, puis Luisa.

LORENZINO, allant ouvrir une porte

Entrez, belle dame !

(Luisa entre, ôte son masque,  
puis se jette dans les bras de Lorenzino.)

LUISA

Lorenzo !

LORENZINO

Luisa !... Mon Dieu ! qui a pu te faire commettre cette imprudence de venir chez moi en plein jour ? (Courant à la porte opposée, et la fermant tout en parlant.) Sais-tu qui sort d'ici ? sais-tu qui est encore dans la galerie ? sais-tu qui peut revenir d'un moment à l'autre ?... Le duc !

LUISA

Lorenzo ! Lorenzo ! il sait où je demeure !

LORENZINO

Qui ?

LUISA

Le duc.

LORENZINO

Bon ! n'est-ce que cela ?

LUISA

Juste ciel ! ne trouves-tu donc pas que ce soit le plus grand malheur qui puisse nous arriver ?

LORENZINO

J'avais prévu cette circonstance, chère enfant, et mes précautions étaient prises d'avance... Maintenant, car je dois tout savoir, dis-moi comment cela s'est fait.

LUISA

Ce matin, en sortant de la Santissima-Annunziata, où j'avais été entendre la messe, j'ai été suivie par un homme.

LORENZINO

Je t'avais cependant bien recommandé de ne pas sortir sans masque.

LUISA

J'avais le mien, Lorenzo ; mais, ignorant qu'un homme fût là pour m'épier, je m'étais un instant démasquée pour faire le signe de la croix avec de l'eau bénite. L'homme était caché derrière le bénitier.

LORENZINO

En sorte que tu as été reconnue et, par conséquent, suivie ?

LUISA

Jusqu'à la maison !

LORENZINO

Il fallait entrer chez une amie, et sortir par une porte de derrière.

LUISA

Que veux-tu ! je n'y ai pas songé. En me voyant suivie, j'ai perdu la tête.

LORENZINO

Et cet homme, c'était le Hongrois ?

LORENZINO

LUISA

Assunta l'a reconnu.

LORENZINO

Je savais tout cela.

LUISA

Et comment ?

LORENZINO

Je te l'ai dit, le duc était ici tout à l'heure, et le Hongrois lui a fait son rapport devant moi.

LUISA

Eh bien ?

LORENZINO

Eh bien, il ne faut pas t'inquiéter, chère enfant de mon cœur !

LUISA

Ne pas m'inquiéter ?... Impossible !

LORENZINO

Tu as au moins trois jours et trois nuits devant toi.

LUISA

Trois jours et trois nuits ?

LORENZINO

Oui ; et, en trois jours et trois nuits, il se passe bien des choses !

LUISA

Mais rappelle-toi donc qu'en me recommandant les précautions qui pouvaient cacher ma retraite à tous les yeux, tu m'as dit cent fois que tu aimerais mieux mourir que de la voir découverte.

LORENZINO

Oui ; car, alors, il y avait un énorme danger !

LUISA

Et, maintenant, il n'y en a donc plus ?

LORENZINO

Si ! mais il est beaucoup moindre.

LUISA

Ainsi, tu n'es pas effrayé que le duc connaisse ma demeure ?

LORENZINO

Je lui avais donné ton adresse avant que le Hongrois la lui donnât.

LUISA

Lorenzo, je te regarde, je t'écoute, et je ne te comprends pas.

LORENZINO

Tu crois en moi, Luisa ?

LUISA

Oh ! oui.

LORENZINO

Eh bien, alors, qu'as-tu besoin de me comprendre ?

LUISA

Je voudrais cependant bien lire dans ton cœur !

LORENZINO

Demande tout à Dieu, excepté cela, pauvre enfant !

LUISA

Et pourquoi ?

LORENZINO

Autant vaudrait te pencher sur un abîme, et les abîmes donnent le vertige.

LUISA

Lorenzino !

LORENZINO

Toi aussi !

LUISA

Non... Mon Lorenzo, mon Lorenzo bien-aimé !

LORENZINO

Et, maintenant, n'avais-tu que cette nouvelle à m'apprendre, Luisa ?

LUISA

Saurais-tu déjà l'autre ?

LORENZINO

Que ton père est à Florence, n'est-ce pas ?

LUISA

Mon Dieu !

LORENZINO

LORENZINO

Tu vois, je le sais.

LUISA

Mais tu sais donc toute chose, toi ?

LORENZINO

Je sais que tu es un ange et que je t'aime !

LUISA

Eh bien, oui, ce matin, un moine est venu, qui m'a annoncé cette joyeuse et terrible nouvelle, et qui m'a longuement parlé de toi et de notre amour.

LORENZINO

Et tu ne lui as rien avoué ?

LUISA

Si fait, mais sous le secret de la confession.

LORENZINO

Luisa ! Luisa !

LUISA

Il n'y a rien à craindre : ce moine était fra Leonardo, l'élève de Savonarole.

LORENZINO

Luisa ! je me crains moi-même... Ainsi, tu n'as pas vu ton père ?

LUISA

Non ; le moine m'a dit que mon père ne voulait pas me voir encore.

LORENZINO

Eh bien, je suis plus heureux que toi, car je l'ai vu.

LUISA

Toi ?

LORENZINO

Oui.

LUISA

Quand cela ?

LORENZINO

Hier au soir.

LUISA

Où ?

LORENZINO

À la porte de ta maison, où il m'avait vu entrer, et d'où il attendait que je sortisse.

LUISA

Et tu lui as parlé ?

LORENZINO

Oui.

LUISA

Que t'a-t-il dit, grand Dieu ?

LORENZINO

Il m'a proposé d'être ton époux.

LUISA

Et ?...

LORENZINO

Et j'ai refusé.

LUISA

Refusé, Lorenzo ?

LORENZINO

Refusé !

LUISA

Tu m'aimes, cependant ?

LORENZINO

C'est parce que je t'aime que j'ai refusé.

LUISA

Mon Dieu, tu seras donc pour moi un éternel mystère ?... Tu ne m'expliqueras donc jamais... ?

LORENZINO

L'heure n'est pas venue... Tu sais tout ce qu'on dit de moi dans Florence ?

LOUISA

Oui ; mais je n'en ai jamais cru un mot, je te jure !

LORENZINO

Ne te fais pas plus forte que tu n'es... Plus d'une fois, tu as

douté.

LUISA

Quand tu n'étais pas là, c'est vrai ; mais à peine t'apercevais-je, à peine entendais-je le son de ta voix, à peine voyais-je tes yeux fixés sur les miens, comme ils le sont en ce moment, que je me disais : « Le monde se trompe ; mais mon Lorenzo ne me trompe pas ! »

LORENZINO

Et tu avais raison, Luisa ! aussi juge de ce que j'ai souffert lorsque, voyant s'offrir à moi le trésor de toutes mes espérances ; quand, n'ayant qu'à faire un signe de tête pour qu'il fût à moi ; quand, n'ayant qu'à étendre la main pour le saisir, j'ai refusé ! oui, refusé ce que, dans un autre temps, j'eusse payé de ma vie !... Ce que j'ai souffert cette nuit, Luisa ; ce que j'ai dévoré de larmes amères, ce que j'ai dissimulé de douleurs inouïes, tu ne le sais pas, tu ne le sauras jamais !... Pauvre enfant ! Dieu chasse de ton front béni l'ombre des calamités, des misères et des hontes qu'il a amassées sur le mien !

LUISA

Mais enfin, enfin, pourquoi as-tu refusé ?

LORENZINO

Parce que j'ai la force de soutenir l'humiliation qui pèse sur moi, mais que ce que je puis souffrir pour moi, je ne le souffrirais pas pour celle que j'aime... À celle que j'aime, il faut un front chaste, pur, souriant ; cette chasteté virginale, cette pureté angélique, cette inaltérable sérénité, je les ai trouvées en toi... (Soupirant.) Eh bien, en devenant la femme de Lorenzo, tu perdrais tout cela.

LUISA

Mais un jour viendra, n'est-ce pas, Lorenzo, où il n'y aura plus entre nous ni empêchement ni mystère ? un jour viendra où, à la face de tous, nous pourrions avouer notre amour ?



LORENZINO, la serrant d'une main  
 contre son cœur, et levant l'autre au ciel  
 Oh ! oui ; et, je l'espère, ce jour n'est pas loin !

LUISA

Ah ! ce sera un beau jour pour moi, mon ami !

LORENZINO

Et un grand jour pour Florence ! Jamais reine montant sur un trône n'aura un cortège de joie et d'acclamations pareil au tien ! Que Dieu et ton amour ne me manquent pas, et les rêves de bonheur que tu feras en attendant ce jour, si brillants qu'ils soient, seront encore loin de la réalité.

LUISA

Ainsi donc, si mon père m'appelle ?

LORENZINO

Va hardiment à lui, dis-lui notre amour chaste et pur, dis-lui surtout mon amour profond et éternel !

LUISA

Et le duc ?

LORENZINO

Ne t'inquiète pas : cela me regarde.

(On entend frapper doucement à la porte du fond.)

LUISA

On frappe à cette porte.

LORENZINO, la couvrant de son corps

Ne bouge pas !

BIRBANTE, en dehors

Monseigneur !

LORENZINO

Qu'y a-t-il ?

BIRBANTE

C'est un comédien qui, ayant appris que vous voulez faire représenter une tragédie pour les plaisirs de Son Altesse le duc Alexandre, demande à être engagé dans votre troupe.

LORENZINO

C'est bien, qu'il attende. Lorsqu'il verra cette porte ouverte,

il entrera... (À Luisa.) Et toi, mon enfant, remets ton masque, afin que nul ne sache que tu es venue ici ; passe par cette chambre : un escalier dérobé te conduira dans la cour.

LUISA

Adieu, mon Lorenzo ! Quand te reverrai-je ?

LORENZINO

Cette nuit, probablement... À propos, Luisa, où est ton père ?... Tu hésites ?... Je comprends. Ce n'est pas ton secret ; tais-toi !

LUISA

Non, pas de secret pour toi, Lorenzo ! Mon père est au couvent de Saint-Marc, dans la cellule de fra Leonardo. Adieu !  
(Elle met son masque et s'élançe dehors.)

#### Scène IV

Lorenzino, puis Michele

Lorenzino s'assure que Luisa s'est éloignée, en regardant par la porte entr'ouverte ; puis il va ouvrir la porte du fond. Michele attend dans l'antichambre.

LORENZINO

Entre ! (Il revient sur le devant de la scène. Michele entre ; Lorenzino le suit des yeux avec défiance.) C'est toi qui m'as demandé ?

MICHELE, s'avançant de quelques pas

Oui, monseigneur.

LORENZINO, étendant la main vers lui

Un instant, l'ami ! J'ai pour système que les gens qui ne se connaissent pas plus que nous ne nous connaissons doivent toujours se parler à une certaine distance.

MICHELE

Je prie monseigneur de croire que je sais trop bien celle qui me sépare de lui pour être le premier à la franchir.

LORENZINO

Comment ! drôle, est-ce que tu t'aviserais d'avoir de l'esprit, par hasard ?

MICHELE

Ma foi, monseigneur, il m'en est tant passé par la bouche depuis que j'ai joué votre comédie de *l'Alidorio*, qu'il n'y aurait rien d'étonnant à ce qu'il m'en fût resté quelques bribes au bout de la langue.

LORENZINO

Oh ! oh ! de la flatterie !... Je te préviens, mon cher, que l'emploi de flatteur est occupé ici en double et en triple ; ainsi, dans le cas où tu aurais compté débiter là-dedans, tu peux retourner d'où tu viens.

MICHELE

Peste ! monseigneur, soyez tranquille : je sais trop ce que je dois à mes confrères les courtisans pour marcher sur leurs brisées ; non : je joue les premiers rôles, et laisse l'emploi des valets à ceux qui veulent le prendre.

LORENZINO

Les premiers rôles tragiques ou comique ?

MICHELE

Tragiques ou comiques, indifféremment.

LORENZINO

Et quels sont ceux que tu as joués ? Voyons !

MICHELE

J'ai joué à la cour du bon pape Clément VII, qui avait une si merveilleuse amitié pour vous, monseigneur, le personnage de Cellimaco dans *la Mandragore*, de messire Machiavel ; et Benvenuto Cellini, qui assistait à cette représentation, pourra vous rendre témoignage de l'agrément que j'y ai eu. Puis, à Venise, j'ai rempli le rôle de Nenco Parabolano, dans *la Courtisane* ; et, si l'illustre Michel-Ange retrouve jamais assez de courage pour rentrer à Florence, il vous dira que j'ai pensé le faire mourir de rire ; si bien qu'il a été trois jours malade du plaisir qu'il avait pris à cette soirée. Enfin, à Ferrare, j'ai représenté, dans la tragédie de *Sophonisbe*, le caractère du tyran, et cela avec un si grand naturel, que le prince Hercule d'Este m'a chassé, le même

soir, de ses États, sous prétexte que j'avais cherché un succès d'allusion, qui s'était rencontré sans que je le cherchasse, parole d'honneur !

LORENZINO

Ah çà ! mais, s'il fallait t'en croire, tu serais un talent de premier ordre ?

MICHELE

Il ne faut pas m'en croire, il faut m'éprouver, monseigneur. Mais, si vous voulez me voir véritablement dans mon beau rôle, permettez-moi de vous dire une scène de votre tragédie de *Brutus*, superbe ouvrage, par ma foi ! mais qui, malheureusement, est défendu à peu près dans tous les pays où l'on parle la langue dans laquelle il est écrit !

LORENZINO

Et quel est le rôle que tu avais choisi dans ce chef-d'œuvre ?

MICHELE

*Per Bacco !* est-ce que cela se demande ? Celui de Brutus !

LORENZINO

Ouais ! tu dis cela d'un ton qui sent le républicain d'une lieue ! Est-ce que tu serais pour Brutus, par hasard ?

MICHELE

Moi, je ne suis ni pour Brutus, ni pour César. Je suis comédien, voilà tout. Vivent les beaux rôles ! Avec sa permission donc, je me ferai entendre de Votre Excellence, si elle me fait l'honneur de m'écouter, dans le rôle de Brutus.

LORENZINO

Eh bien, voyons, que vas-tu m'en dire ?

MICHELE

La grande scène du cinquième acte ; voulez-vous ?

LORENZINO, souriant

Celle à la fin de laquelle Brutus poignarde César...

MICHELE

Justement.

LORENZINO

Va pour la grande scène, alors !

MICHELE

Seulement, si Votre Excellence veut que je déploie tout mon jeu, il faut qu'elle me fasse donner les répliques, ou qu'elle ait la bonté de me les donner elle-même.

LORENZINO

Volontiers ! quoique j'aie un peu oublié les tragédies que j'ai faites pour celle que je suis en train de faire... Ah ! c'est pour celle-là qu'il me faudrait un acteur !

MICHELE

Eh bien, me voilà. Écoutez-moi d'abord ; vous verrez ensuite ce dont je suis capable.

LORENZINO

J'écoute.

MICHELE

Voyons ! Nous sommes dans le vestibule du Sénat ; voici la statue de Pompée, là, à votre droite... Vous êtes César, je suis Brutus ; vous venez du Forum, je vous attends ici... La mise en scène vous convient-elle ?

LORENZINO

Parfaitement.

MICHELE

Et maintenant, attendez que je me drape dans ma toge... Nous y sommes, n'est-ce pas ?

LORENZINO

Oui.

BRUTUS (MICHELE), CÉSAR (LORENZINO).

BRUTUS

Salut, César !... Un mot !

CÉSAR

Parle, Brutus, j'écoute.

BRUTUS

César, je suis venu t'attendre sur la route.

CÉSAR

C'est un honneur pour moi qu'un si noble client.

BRUTUS

Tu te trompes, César : je viens en suppliant.

CÉSAR

Toi, suppliant ?

BRUTUS

Tu sais que toute destinée,  
 Par un double principe en naissant dominée,  
 Voit le mal et le bien se partager son cours,  
 Et que les jours mauvais suivent les heureux jours  
 D'un pas aussi certain qu'on voit dans la carrière  
 La nuit suivre le jour et l'ombre la lumière ;  
 C'est que l'homme toujours, de son pied envieux,  
 Veut dépasser le but que lui fixent les dieux,  
 Et qu'à peine au delà, quel que soit son génie,  
 Ce flambeau, dont il crut la lumière infinie,  
 Expire tout à coup dans sa débile main,  
 Et le laisse aveuglé sur le bord du chemin ;  
 Si bien que, trébuchant sur cette haute cime,  
 Au premier pas qu'il fait, il roule dans l'abîme !  
 César, au nom des dieux, César, écoute-moi !  
 Car cet homme au flambeau près d'expirer, c'est toi.

CÉSAR

Oui, Brutus, tu dis vrai ; oui, c'est la loi commune ;  
 Mais le destin pour tous n'a pas même fortune :  
 Chacun selon son cœur fait son sort différent ;  
 Où l'un reste petit, l'autre deviendra grand !  
 Le tout est d'écouter la secrète parole  
 Qui dit au serpent : « Rampe ! » et dit à l'aigle : « Vole ! »  
 Or, cette voix me dit : « Marche en avant, César !  
 Ton génie a soumis l'imprévoyant hasard ;  
 Ton édifice attend une assise dernière,  
 Et César n'a rien fait tant qu'il lui reste à faire ! »

BRUTUS

Et que veut donc César faire encore de plus ?  
 Les Gaulois sont soumis, les Bretons sont vaincus ;  
 Carthage est muselée et rugit à la chaîne,  
 L'Égypte saigne aux dents de la louve romaine,

Et l'Euphrate n'est plus, sans pouvoir sur ses eaux,  
 Qu'un des mille abreuvoirs où boivent nos chevaux.  
 Rien n'ose résister, tout obstacle s'efface ;  
 Le rebelle d'hier demande aujourd'hui grâce.  
 Soit calcul, soit espoir, soit amour, soit terreur,  
 Tout se range à tes lois, et ton aigle vainqueur,  
 Dominant la nuée où le tonnerre gronde,  
 Les yeux sur le soleil, plane au-dessus du monde !  
 Que te faut-il encor ? que veux-tu donc enfin,  
 Toi que, de ton vivant, on appelle divin ?  
 N'est-ce donc point assez ? et dois-tu punir Rome  
 De ce qu'en te créant elle a fait plus qu'un homme ?

CÉSAR

Rome, dont tu te fais l'avocat trop zélé,  
 N'a, tu le sais, Brutus, jamais ainsi parlé.  
 Non, ce qui parle ainsi, Brutus, c'est la noblesse,  
 Que mon nom éblouit et que ma gloire blesse,  
 Surtout depuis le jour, à ses projets fatal,  
 Où, prenant corps à corps le titan mon rival,  
 Dans les champs de Pharsale au visage frappée,  
 Je la blessai du coup qui renversa Pompée.  
 Non, tu sais bien, Brutus, que le peuple, c'est moi.  
 Les dieux l'ont décidé !

BRUTUS

César, César, tais-toi !

Paix et religion à la grande victime !  
 Car ta victoire, un jour, pourrait bien être un crime.  
 Garde donc d'insulter d'un sourire moqueur  
 Ce vaincu dont la chute écrase son vainqueur ;  
 Spectre qui grandira sous la main de l'histoire,  
 Pour faire de son sang une tache à ta gloire.  
 Votre cause est encore à juger aujourd'hui :  
 Les dieux furent pour toi, mais Caton fut pour lui !

CÉSAR

Il paraît que Brutus, en sa haine éternelle,  
 A remplacé l'esclave à la voix solennelle,  
 Qui du triomphateur accompagne le char,

Et qu'il vient comme lui pour crier à César,  
 Au milieu des transports que fait éclater Rome :  
 « Rappelle-toi, César, que César n'est qu'un homme ! »

BRUTUS

Non, César est un dieu, si César aux Romains  
 Rend intact le dépôt qu'ils ont mis dans ses mains.  
 Mais, sourd à ce conseil, si César trahit Rome,  
 César n'est plus un dieu, César est moins qu'un homme ;  
 César est un tyran ! Mais, quand tu me verras  
 Tomber à tes genoux ; mais, quand tu m'entendras  
 Une dernière fois crier d'un cri suprême :  
 « Pitié pour les Romains, et pitié pour toi-même !... »  
 Alors, tu changeras de projet... Ô douleur !  
 Tu ne me réponds pas...

CÉSAR, repoussant Brutus

Place à ton empereur !

BRUTUS

Eh bien, meurs donc, tyran !...

(Michele, joignant le geste aux paroles, tire un poignard  
 de sa poitrine, et frappe Lorenzino ; mais le poignard s'émousse  
 sur la cotte de mailles que Lorenzino porte sous son habit.)

MICHELE, faisant un bond en arrière

Ah ! le démon !... il est cuirassé.

LORENZINO, à son tour, s'élançe sur Michele, le saisit  
 à bras-le-corps, et, après quelques instants d'une lutte muette  
 mais acharnée, le renverse sous son genou, et lui met  
 sur la gorge le petit poignard de son cousin Côme ;  
 puis, éclatant de rire

Ah ! ah ! ah ! il paraît que les rôles sont changés, et que c'est  
 César qui va tuer Brutus... Là !... Et, maintenant, je te demande,  
 misérable ! ce que l'on demande au condamné à mort à qui on  
 vient de lire son jugement : as-tu quelque chose à dire pour ta  
 défense ?

MICHELE

Rien !... sinon que le duc Alexandre doit remercier le ciel ; car  
 tu vas lui sauver la vie.



LORENZINO, écartant son poignard

Hein !... que viens-tu de dire là ?

MICHELE

Une de ces phrases comme il en échappe à la bouche des mourants... Ne fais pas attention, et frappe ; j'ai voulu te tuer, tue-moi !

LORENZINO

Explique-toi d'abord. Tu as dit, sur le duc Alexandre, un mot qui m'intéresse. Parle !

MICHELE

J'ai dit que le ciel ne veut pas que Florence soit libre, puisqu'il fait de toi le bouclier de son tyran.

LORENZINO

Mais tu voulais donc tuer le duc Alexandre ?

MICHELE

J'avais fait le serment qu'il ne mourrait que de ma main.

LORENZINO

Ah ! mais voilà qui change tout à fait la face des choses ! (Il le lâche.) Relève-toi, assieds-toi, et causons un peu de cela.

MICHELE, se relevant sur un genou

Lorenzino, à quoi bon te railler de moi ? J'ai voulu te tuer ; appelle tes gens, envoie-moi à la potence, et que tout soit fini.

LORENZINO

Mais je te trouve, sur ma foi, un plaisant coquin, de parler comme si tu étais le maître ici ! Et si j'avais le caprice de te laisser vivre, moi, qui pourrait m'en empêcher ?

MICHELE

Me laisser vivre ? (Tendant les mains vers Lorenzino.) Tu pourrais me laisser vivre ?

LORENZINO

Peut-être, Michele de Tavolaccino !

MICHELE

Tu sais mon nom ?

LORENZINO

Et peut-être aussi ton histoire, mon pauvre Scoronconcolo ;

car tu as deux noms : un nom d'homme et un nom de bouffon.

MICHELE

Eh bien, alors, tu comprends pourquoi je voulais tuer le duc Alexandre ?

LORENZINO

Oui... Ne s'agit-il pas de je ne sais quelle jeune fille que tu voulais épouser ?

MICHELE

As-tu jamais aimé, Lorenzino ?

LORENZINO

Moi ?... Jamais !... Mais il n'est pas besoin d'être fou pour comprendre la folie. (S'accommodant dans un fauteuil.) Voyons, conte-moi cela.

MICHELE

Eh bien, j'aimais, moi ! j'étais assez insensé pour cela. Bouffon du duc Alexandre, je croyais qu'il me restait le droit d'avoir un cœur... Oh ! tu ne sais pas ce que c'est que de cesser d'être un homme pour devenir une chose qui rit, qui pleure, qui grimace ; une chose sur laquelle chacun frappe pour en tirer le son qui lui convient ; une marionnette dont tout le monde tire le fil ! Voilà ce que j'étais, Lorenzino !... Eh bien, dans cet avilissement sombre, au milieu de cette nuit obscure, je vis briller, un jour, un rayon de soleil : une jeune fille m'aima ! C'était une douce et belle enfant, pure et souriante ; le lis le plus chaste était moins blanc que son front ; une feuille arrachée au cœur d'une rose était moins fraîche que sa joue... Elle m'aima ! moi ! comprenez-vous, monseigneur ? moi, pauvre bouffon, pauvre isolé, pauvre tête vide ! Alors, j'eus toutes les espérances des autres hommes. Je rêvai l'ivresse de l'amour, je devinai les joies de la famille... J'allai trouver le duc, et je lui demandai la permission de me marier. Il éclata de rire. « Te marier, toi ? s'écria-t-il ; te marier ? Mais tu n'étais que bouffon, et voilà que tu deviens fou ! Ne sais-tu pas ce que c'est que le mariage ? N'as-tu pas remarqué que, depuis que j'ai épousé la fille de l'auguste empereur Charles-

Quint, je suis bien plus difficile à amuser ? À peine serais-tu marié, mon pauvre Scoronconcolo, que tu deviendrais triste, morose, soucieux ; à peine serais-tu marié, enfin, que tu ne me ferais plus rire... Allons, allons, bouffon, assez sur ce sujet ! ou, la première fois que tu m'en parleras, je te ferai donner vingt coups de verges ! » Le lendemain, je lui en reparlai, il me tint parole : je fus fouetté jusqu'au sang par Jacopo et le Hongrois !... Le surlendemain, je lui en reparlai encore. « Allons, me dit-il, je vois bien que la maladie est invétérée, et qu'il faut de grands moyens pour te guérir... » Alors, du ton d'un maître qui s'intéresse à la souffrance de son serviteur, il me demanda le nom de celle que j'aimais, son adresse, sa famille. Je crus qu'il consentait à mon bonheur ; je me jetai à ses pieds, je baisai ses genoux, puis je courus chez Nella, et je passai avec elle une journée d'ineffable bonheur !... Le soir, il y avait orgie au palais ; le duc était entouré de ses compagnons habituels : Francesco Guicciardini, Alexandre Vitelli, André Salviati... J'étais là aussi, moi ; n'étais-je pas de toutes les fêtes ! Quand ils furent échauffés par les propos, par la musique, par le vin, une porte s'ouvrit, et l'on poussa au milieu d'eux une jeune fille... Cette jeune fille, cette vierge, cette martyre, c'était celle que j'aimais ! pour laquelle j'eusse donné ma vie, mon âme ! C'était Nella !... (Se jetant à genoux.) Oh ! laissez-moi vivre, monseigneur ! laissez-moi me venger, et, sur l'honneur, quand j'aurai égorgé ce tigre, je reviendrai me coucher à vos pieds, je vous tendrai la gorge, et je dirai : « À ton tour, Lorenzino ! à ton tour ! Venge-toi de moi, comme je me suis vengé de lui ! »

LORENZINO, impassible

Mais ce n'est pas tout ?

MICHELE

Que voulez-vous que je vous dise de plus, et qu'importe le reste ?... Je me sauvai de cette cour maudite ; je courus devant moi jusqu'à ce que j'eusse franchi les frontières de la Toscane. À Bologne, je trouvai Philippe Strozzi. Je le savais un des plus

mortels ennemis du duc ; je me mis à son service, à la seule condition que, quand nous rentrerions à Florence, ce serait moi qui frapperais l'infâme !... Hier au soir, nous rentrâmes. Au moment où nous passions devant le couvent de Santa-Croce, on en emportait le corps de Nella, morte de honte, de douleur, de désespoir !... Oh ! cette fois, c'est bien tout !

LORENZINO

Oui ; et, quant au reste, quant à l'ordre à toi donné par Philippe Strozzi de m'assassiner, parce que je ne voulais pas épouser sa fille, je comprends, ce n'est pas la peine d'en parler... (Après un instant de silence.) Eh bien, réponds-moi ! si, au lieu d'appeler mes gens et de te faire pendre, comme tu me le conseillais tout à l'heure toi-même, je te donnais la vie, je te rendais la liberté ?

MICHELE

Oh !...

LORENZINO

Mais à une condition... Tu comprends bien, on ne fait point de ces grâces-là gratis.

MICHELE

Cette condition, je l'accepte, quelle qu'elle soit ; je la signe de mon sang, je la garantis de ma vie !

LORENZINO, d'une voix sombre

Michele ! Moi aussi, j'ai à me venger de quelqu'un.

MICHELE

Oh ! cela vous est bien facile, à vous autres, grands seigneurs !

LORENZINO

Eh bien, voilà ce qui te trompe ; car celui dont j'ai à me venger est un familier du duc, un de ceux qui étaient de l'orgie de Nella !

MICHELE

Oh ! à toi, Lorenzino ! à toi ! et, si tu as peur que je ne me sauve, si tu crains que je ne m'échappe, enferme-moi dans un cachot dont toi seul auras la clef, avec une chaîne au pied, un collier au cou ; ne m'en fais sortir que pour frapper ton ennemi ;

mais, ton ennemi tué, laisse-moi le duc !

LORENZINO

Soit ; mais qui me répondra de ta fidélité ?

MICHELE, étendant la main

Par le salut de Nella !... Maintenant, qu'ordonnes-tu ? que veux-tu que je fasse ?

LORENZINO

Ma foi, ce que tu voudras... Retourne près de Strozzi, qui doit t'attendre avec impatience ; dis-lui qu'il t'a été impossible de pénétrer jusqu'à moi, que tu ne m'as pas tué aujourd'hui, mais que tu me tueras demain.

MICHELE

Et après ?...

LORENZINO

Après ?... Pourvu que tu te promènes tous les soirs, de onze heures à une heure du matin, dans via Larga, c'est tout ce que je te demande.

MICHELE

Tu n'as rien de plus à me dire ?

LORENZINO

Non... À propos, tu as peut-être besoin d'argent ?

MICHELE

Merci... Mais vous pouvez me faire un cadeau, monseigneur.

LORENZINO

Lequel ?

MICHELE

Laissez-moi prendre une épée dans ce trophée...

LORENZINO

Choisis.

MICHELE

Je prends celle-ci, monseigneur.

LORENZINO

Allons, le drôle s'y connaît !

MICHELE

Ainsi donc ?...

LORENZINO

LORENZINO

Dans via Larga, de onze heures à une heure du matin.

MICHELE

Cette nuit ?

LORENZINO

Cette nuit et toutes les nuits.

MICHELE

C'est convenu, monseigneur ; comptez sur moi !

(Il sort.)

Scène V

Lorenzino, seul.

Pardieu ! j'y compte bien aussi !... En vérité, je crois que je suis plus heureux que Diogène, et que j'ai trouvé l'homme que je cherchais... Bon ! j'oubliais le principal... (Il se met à une table et écrit.) « Philippe Strozzi est caché dans la cellule de fra Leonardo, au couvent de Saint-Marc. » (Appelant.) Birbante ! Birbante ! (Le domestique paraît.) Au duc Alexandre !

## ACTE TROISIÈME

*La cellule de fra Leonardo. Une porte au fond et une porte latérale à la droite du spectateur. À gauche, au premier plan, un prie-Dieu ; au deuxième plan, une fenêtre. Au-dessus de la porte, au fond, un Couronnement de la Vierge de Beato Angelo.*

Scène première  
Fra Leonardo, Strozzi.

FRA LEONARDO

Je te dis, Strozzi, que tu peux toujours bénir, aimer, embrasser ton enfant et pardonner à Lorenzino !

STROZZI, agité et parcourant la scène

Lorenzino ! Mais je vous dis qu'il est aimé d'elle ; je vous dis que je l'ai vu sortir de chez elle à une heure du matin ; je vous dis que c'est un misérable !

FRA LEONARDO

Luisa l'aime, c'est vrai, mais d'un amour pur et fraternel.

STROZZI

L'amour d'un Lorenzino, pur et fraternel ?... Et c'est vous qui me dites cela, mon père ! Vous, habitué à lire au fond du cœur des hommes, c'est vous qui venez prendre contre moi la défense de cet infâme !

FRA LEONARDO, rêveur

Oui, mon fils, tu l'as dit, il y a peu d'âmes que je n'aie sondées, peu de ces gouffres sombres où s'agitent les passions humaines dont je n'aie mesuré la profondeur... Eh bien, te le dirai-je, Strozzi, Lorenzino est un de ceux-là dont la pensée m'est toujours restée inconnue. Cependant, je l'ai suivi longtemps des yeux, cet homme sur qui reposait, tu le sais, l'espoir de la patrie... Eh bien, plus je me suis penché sur cet homme, moins j'ai vu clair dans l'abîme de son cœur ! Depuis son retour de Rome, et il y a de cela un an, il est devenu impénétrable à tous les regards, même aux nôtres ; car, depuis son retour, pas une seule fois il ne s'est approché du tribunal de la pénitence... Oh ! celui qui enten-

dra la confession suprême de cet homme !...

STROZZI, d'une voix sombre

Oui, si toutefois il ne meurt pas sans confession...

FRA LEONARDO

N'importe, tout n'est pas perdu avec lui, puisqu'il aime...  
L'amour est non-seulement une croyance, mais encore une religion, et le cœur où il reste un rayon d'amour n'est pas entièrement renié de Dieu.

STROZZI, sans écouter fra Leonardo

Suis-je assez malheureux ! Il fallait, pour achever de briser mon cœur, déjà si plein de doutes, que l'amour de cet homme s'arrêtât sur Luisa, et que Luisa le lui rendît !

FRA LEONARDO

Strozzi, Strozzi, au lieu d'accuser le ciel, remercie-le, au contraire, de ce que la pauvre enfant, abandonnée comme elle l'était et croyant satisfaire au désir paternel, tout en aimant comme une femme, est restée pure comme un ange !

STROZZI

Oh ! si je le croyais, du moins !

FRA LEONARDO

Puisque je te l'affirme !

STROZZI

Mais, alors, pourquoi ne vient-elle pas me dire cela elle-même ? Il me semble que, si c'était elle qui me le dît, je n'en douterais plus.

## Scène II

Les mêmes, Luisa.

LUISA, entrant par la porte de droite,  
et s'élançant dans les bras de son père

Ne doutez donc plus ; car me voilà, père bien-aimé !

STROZZI, à fra Leonardo, qui s'éloigne

Vous nous quittez, mon père ?

FRA LEONARDO

Le bonheur passe si vite, Strozzi, qu'il est bon, lorsqu'un



homme est heureux, qu'il y ait près de lui un autre homme qui prie.

(Il sort.)

### Scène III

Strozzi, Luisa.

STROZZI, se laissant aller sur un fauteuil

Luisa, tu as bien tardé !... Mais enfin te voilà !

LUISA

Mon père, comme vous avez dû souffrir, s'il est vrai que vous ayez douté de moi !

STROZZI

Oh ! oui, j'ai bien souffert ! car tu ne sauras jamais combien je t'aime, Luisa ! L'amour des parents est un mystère entre eux et le Seigneur. Depuis trois ans que j'ai quitté Florence, je n'ai pu avoir de tes nouvelles qu'à de longs intervalles... Toi et Florence, vous êtes mes seules amours, et, Dieu me pardonne, entre Florence, ma mère, et toi, et toi, ma fille, je crois que c'est encore toi que j'aime le mieux !

LUISA

Mes frères étaient avec vous, mon père, et j'étais heureuse de l'idée qu'ils vous consolaient.

STROZZI

Tes frères sont des hommes forts, forts pour lutter, forts pour souffrir. Quand un père engendre un fils, il sait d'avance qu'il doit ce fils à la patrie. Mais une fille appartient plus étroitement à son père ; une fille, c'est l'ange du foyer chrétien, c'est la statue de l'amour virginal qui a remplacé les pénates antiques. Juge de tout ce que j'ai souffert, mon enfant, en songeant aux dangers qui te menaçaient dans cette malheureuse ville, et quand je comprenais mon insuffisance à te protéger... Mais, toi, toi, ma fille, qu'as-tu fait pendant tout ce temps ?

LUISA

Tout ce temps, mon père, je l'ai passé entre la prière et

l'amour... J'ai prié pour vous, mon père ! j'ai aimé Lorenzo !

STROZZI

Donc, tu l'aimes ?

LUISA

À ne pas comprendre, si je le perdais, comment Dieu lui-même pourrait le remplacer dans mon cœur !

STROZZI

Mais personne ne sait votre amour ?

LUISA

Personne, mon père.

STROZZI

Où le vois-tu ? comment le vois-tu ?

LUISA

Jusqu'au moment où il m'a dit de quitter ma tante, je l'ai vu chez ma tante ; et, depuis ce temps, je le vois dans cette petite maison de la place Sainte-Marie-Vieille. Là, il vient tantôt sous un déguisement, tantôt sous un autre, mais toujours masqué... Chaque fois, nous convenons d'un nouveau signal pour la prochaine fois. Il faut qu'il y ait dans sa vie un grand secret que j'ignore : un jour, il est triomphant et joyeux ; un autre, sombre et abattu ; parfois, il est gai comme un enfant ; parfois, il pleure comme une femme !

STROZZI

Et toi ?

LUISA

Moi, je suis gaie ou triste, selon qu'il est triste ou gai.

STROZZI

Et le mariage autrefois arrêté entre vous, t'en parle-t-il encore ?

LUISA

Oh ! oui, bien souvent, mon père ! Alors, il s'exalte ; alors, il parle d'avenir, de puissance, de liberté, et je ne le comprends pas plus que lorsqu'il se tait ; car ses paroles sont aussi mystérieuses que son silence.

STROZZI, la serrant dans ses bras,  
et secouant la tête

Oh ! mon enfant ! mon enfant !

LUISA

Rassurez-vous, mon père : ce n'est pas Lorenzo que vous avez  
à craindre.

STROZZI

Ah ! oui, tu me rappelles qu'un autre danger te menace... Il  
t'aime donc, ce duc ?

LUISA

Personne ne me l'a dit encore ; mais, plusieurs fois, et ce  
matin même, j'ai été suivie par des hommes masqués, et j'ai senti,  
au frémissement de mon cœur, que j'étais en péril.

STROZZI

Il ignore où tu habites ?

LUISA

Depuis quelques heures, il le sait !

STROZZI

Oh ! mon Dieu !

LUISA

J'ai été bien effrayée d'abord ; mais, ensuite, Lorenzo m'a dit  
que je n'avais rien à craindre, et j'ai été rassurée.

STROZZI

Lorenzo ! tu l'as donc vu aujourd'hui ?

LUISA

Ce matin, oui, mon père.

STROZZI

Et il t'a dit qu'hier au soir nous nous étions vus ?

LUISA

Il me l'a dit.

STROZZI

T'a-t-il dit que je lui avais offert de te donner à lui pour  
femme ?

LUISA

Il me l'a dit.

STROZZI

T'a-t-il dit qu'il avait refusé ?

LUISA

Il m'a dit tout cela.

STROZZI

Qu'as-tu pensé, alors ?

LUISA

Je l'ai plaint.

STROZZI

Tu l'as plaint ?

LUISA

Je songeais à ce qu'il avait dû souffrir.

STROZZI

Où l'as-tu vu ce matin ?

LUISA

Chez lui.

STROZZI

Tu as été chez lui, via Larga, dans sa maison infâme ?

LUISA

Je croyais le danger pressant.

STROZZI

Est-ce toi qui, la première, lui as parlé de moi ?

LUISA

Non, c'est lui qui, le premier, m'a parlé de vous.

STROZZI

Il ignore où je suis, n'est-ce pas ?

LUISA

Excusez, mon père, il le sait.

STROZZI

Qui le lui a dit ?

LUISA

Moi.

STROZZI

Malheureuse ! tu m'as perdu, et tu t'es perdue avec moi !

LUISA

Oh ! mon père, comment pouvez-vous penser... ?

STROZZI

Et toi, comment peux-tu être à ce point aveugle et crédule ?...  
 À cette heure, Luisa, le duc Alexandre sait tout ; à cette heure, moi, toi, mes amis, sommes en son pouvoir, et c'est ton fol amour, c'est ta confiance insensée qui nous a jetés sous sa main !... Ah ! malheureuse ! que Dieu te pardonne comme je te pardonne moi-même ! mais qu'as-tu fait !...

LUISA, suppliant

Mon père ! mon père !

(On entend du bruit au dehors.)

STROZZI

Écoute ! écoute ! (Il étend le bras du côté par où vient le bruit.)  
 Entend-tu ?... (Entraînant sa fille vers la fenêtre.) Tiens ! regarde, et doute encore !

LUISA

Des sbires ! des soldats !... le duc !... Mon père, tuez-moi !...  
 Mais non, c'est impossible ! vous aurez été trahi.

STROZZI

Oui, j'ai été trahi, et ce qu'il y a de plus affreux, c'est que je l'ai été par ma fille !

LUISA

Oh ! attendez, attendez, mon père, avant de nous condamner ainsi...

#### Scène IV

Les mêmes, fra Leonardo.

FRA LEONARDO, paraissant à la porte du fond

Mon frère, êtes-vous prêt pour le martyre ?

STROZZI

Oui.

FRA LEONARDO

C'est bien ; car voici les bourreaux.

LE DUC, au dehors

Restez à cette porte, et ne laissez entrer personne !

Scène V

Les mêmes, le duc, Jacopo, le Hongrois, soldats, au fond.

LE DUC, du seuil de la porte

Ah ! ah ! j'étais donc bien renseigné, et voilà le loup pris au piège !

FRA LEONARDO, s'élançant au-devant du duc

Qui est-tu ? que veux-tu ?

LE DUC

Qui je suis ?... Je suis, comme tu le vois, mon digne père, un pieux pèlerin qui visite les maisons du Seigneur, pour récompenser et punir ceux qui, dans leur orgueil, se croient au-dessus des récompenses et des punitions... Fais-moi place ! (Montrant Strozzi.) J'ai à parler à cet homme.

FRA LEONARDO

Cet homme est l'hôte du Seigneur, cet homme est sacré... On n'arrivera à lui qu'en passant sur mon corps !

LE DUC

C'est bien ; on y passera. Crois-tu que celui qui, pour monter au trône, a marché sur le cadavre d'une ville s'arrêtera, de peur de fouler aux pieds celui d'un misérable moine ?

LE HONGROIS, la main sur son poignard

Monseigneur, faut-il... ?

LE DUC

Non, il ne faut pas... ou, du moins, pas encore... Tu es toujours pressé, toi. (Au moine.) Allons ! place à ton duc !

FRA LEONARDO

Mon duc ?... Je ne connais pas ce nom. Je sais ce que c'est qu'un gonfalonier, je sais ce que c'est que la république florentine ; mais je ne sais pas ce que c'est qu'un duc, je ne sais pas ce que c'est qu'un duché.

LE DUC, les dents serrées

Allons ! place à ton maître !

FRA LEONARDO

Mon maître, c'est Dieu ! Je n'ai pas d'autre Seigneur que celui qui est au ciel, et, tandis que la voix d'en bas me dit : « Va-t'en ! » j'entends celle d'en-haut qui me dit : « Demeure ! »

LE HONGROIS, faisant un mouvement

Eh bien ?...

LE DUC, au Hongrois

Attends ! et, quand, par hasard, je suis patient, sois-le donc aussi. Tu vois bien que je ne veux pas effrayer cette jeune fille. (À fra Leonardo.) Eh bien, moine, puisque tu ne connais ni duc ni maître, place au plus fort !

(Le Hongrois et Jacopo prennent le moine à bras-le-corps et l'écartent. Le duc se trouve face à face avec Strozzi, qui éloigne sa fille de la main.)

STROZZI

Duc Alexandre, je croyais que tu avais assez de ton chance-lier, de ton bargello et de tes gardes pour ne pas jouer toi-même le rôle de sbire. Je me trompais.

LE DUC

Bon ! comptes-tu pour rien le plaisir de rencontrer son ennemi face à face ? Me prends-tu pour un de ceux qui se glissent la nuit dans une ville, qui se cachent le jour dans une tanière, qui attendent patiemment et traîtreusement l'heure d'allonger le bras dans l'ombre, et de frapper par derrière ? Non ! Je marche à la clarté du soleil, et je viens te dire en plein midi, moi : « Strozzi ! nous avons joué l'un contre l'autre une partie terrible, dont la vie était l'enjeu... Tu as perdu, Strozzi. Paye ! »

STROZZI

Oui, et j'admire en même temps la prudence du joueur qui vient réclamer sa dette si bien accompagné.

LE DUC

Ah çà ! penses-tu que j'aie peur ? Crois-tu par hasard que je n'eusse pas été te trouver seul, partout où j'aurais espéré te rencontrer ? Ah ! tu fais là une étrange erreur, et tu me prends pour quelque autre ! (À Jacopo et au Hongrois.) Sortez, refermez la

porte sur vous, et, quelque chose que vous entendiez, fût-ce mon cri de mort, ne venez pas que je ne vous appelle... (Le Hongrois veut faire une observation.) Ah ! que l'on obéisse !

(Jacopo et le Hongrois sortent.)

### Scène VI

Le duc, Strozzi, fra Leonardo, Luisa.

LE DUC

Eh bien, me voilà seul, Strozzi ! seul contre vous deux... Ah ! oui, je comprends : je suis armé, et vous êtes sans armes... Attendez... Tiens, Strozzi, je jette cette épée... (Il déboucle son épée, et la jette derrière lui.) Tiens, Strozzi, je t'offre ce poignard... Prends, vieux Romain ! N'y a-t-il pas, dans l'antiquité, un Virginius qui tue sa fille, un Brutus qui tue son roi ? Fais-toi immortel comme eux... Allons, choisis et frappe !... Mais frappe donc ! Que risques-tu ? Pas même ta tête : tu sais bien qu'elle est au fourreau... Et toi, moine, qui t'arrête ? Ramasse cette épée, et viens me frapper par derrière, si ta main tremble à me frapper en face.

FRA LEONARDO

Mon Dieu défend à ses ministres de répandre le sang. Sans cette défense, je n'eusse pas remis la cause de la patrie à un autre bras, et il y a longtemps que tu serais mort et que Florence serait libre.

LE DUC

Eh bien, Strozzi, crois-tu que j'aie peur ?

LUISA

Non, monseigneur, non ; on sait que vous êtes brave... Eh bien, soyez aussi bon que courageux !

STROZZI

Silence, enfant ! Je crois que tu pries cet homme.

(Le duc remet son poignard au fourreau et ramasse son épée.)

LUISA, à demi-voix, à Strozzi

Mon père, mon père, laissez-moi... Dieu donnera de la force à mes paroles... (S'inclinant devant le duc.) Monseigneur...



FRA LEONARDO, la relevant

Relève-toi, enfant ! Point de traité entre l'innocence et le crime ! point de pacte entre l'ange et le démon... Relève-toi !

LE DUC

Tu as tort, moine : elle est si belle ainsi, que j'allais oublier mon offense, pour ne me souvenir que de mon amour.

STROZZI, enveloppant Luisa de ses bras

Mon enfant ! mon enfant !

FRA LEONARDO

Ô mon Dieu ! mon Dieu ! si tu vois de pareilles choses sans tonner, je dirai que ta miséricorde est encore plus grande que ta justice !

LE DUC

Tu le vois, j'ai laissé à Dieu le temps de frapper... (Appelant.)  
Jacopo ! le Hongrois !

## Scène VII

Les mêmes, le Hongrois, Jacopo.

LE HONGROIS

À vos ordres, Altesse !

LE DUC, montrant fra Leonardo et Strozzi

Remettez ces deux hommes aux mains des gardes.

LUISA

Monseigneur ! monseigneur ! au nom du ciel, ne séparez pas le père de la fille ! n'arrachez pas le prêtre à son Dieu !

STROZZI

Tais-toi, et demeure. Pas un mot de plus, pas un pas en avant, ou je te maudis !

LUISA

Oh !...

(Elle tombe à genoux sur le prie-Dieu.)

STROZZI

Adieu, mon enfant ! Le Seigneur seul veillera désormais sur toi... Mais n'oublie jamais que c'est Lorenzino qui me tue !

LUISA, étendant les mains vers lui

Mon père ! mon père !... (Au duc.) Oh ! monseigneur, ne puis-je donc rien pour sauver mon père ?

LE DUC, revenant à elle

Si fait, enfant ! car toi seul, au contraire, peux quelque chose pour le sauver.

LUISA

Que faut-il que je fasse, monseigneur ?

LE DUC

Lorenzino te le dira...

(Il sort.)

### Scène VIII

Luisa, puis Lorenzino.

LUISA, désespérée

Oh ! mon Dieu ! tout le monde l'accuse... même le duc !

LORENZINO entre par la porte latérale,

puis, posant une main sur l'épaule de Luisa,

et, de l'autre, lui montrant le crucifix

Celui-là le justifiera !...

## ACTE QUATRIÈME

*Une chambre dans la prison du Bargello, avec de vieilles fresques à demi-effacées. Sur le devant, de chaque côté, deux colonnes qui soutiennent la voûte.*

### Scène première

Fra Leonardo, appuyé contre une colonne, et causant avec  
Strozzi ; Selvaggio Aldobrandini, couché sur un banc ;  
Bernardo Corsini, Vittorio dei Pazzi, prisonniers.

Bernardo Corsini, monté sur un escabeau, est occupé à graver son nom sur la muraille avec un clou. Vittorio, debout près de lui, le regarde faire.

FRA LEONARDO, se tournant de leur côté

Que fais-tu, Bernardo ?

BERNARDO

Tu le vois, mon père : j'écris mon nom indigne près de ceux des martyrs qui m'ont précédé ici-bas, et qui m'attendent au ciel !  
(Il descend et passe le clou à Vittorio.)

VITTORIO

À mon tour !... Par le Christ, notre dernier prince élu ! ces murs seront, un jour, le livre d'or de Florence !... Tenez, voici le nom du vieux Jacob dei Pazzi, mon aïeul !... Voilà celui de Jérôme Savonarole... Voilà celui de Nicolas Carducci... Voilà celui de Dante de Castiglione... Vive-Dieu ! la belle garde de nobles fantômes que la liberté, exilée de la terre, doit avoir là-haut !

SELVAGGIO

Grave aussi mon nom, Pazzi. Il faut que la postérité sache que j'étais de ceux qui n'ont pas voulu vivre esclaves ; et, si la muraille est trop dure, viens prendre de mon sang pour écrire ce nom, au lieu de le graver : ma blessure est encore fraîche et ne t'en refusera pas ! Écris : « Selvaggio Aldobrandini, mort pour la liberté ! »

VITTORIO

À toi, Strozzi !

(Il passe le clou à Strozzi.)

STROZZI, écrivant et répétant ce qu'il écrit  
 Dieu ! garde-moi de ceux à qui mon cœur se fie,  
 Et je me garderai de qui je me défie !

VITTORIO, riant

Belle sentence ! mais, formulée sur le mur d'une prison, elle  
 a le défaut d'arriver un peu tard !

(Les autres prisonniers écrivent leur nom. La porte du fond s'ouvre.)

### Scène II

Les mêmes, un familier de l'inquisition d'État.

LE FAMILIER

Philippe Strozzi est-il revenu de l'interrogatoire ?

STROZZI

Oui ; qui le demande ?

LE FAMILIER

Une jeune fille qui a l'autorisation de passer une demi-heure  
 avec lui.

STROZZI

Une jeune fille ?... À moins que ce ne soit Luisa...

### Scène III

Les mêmes, Luisa.

LUISA, de la porte

C'est elle, mon père !

STROZZI

Viens, mon enfant ! Je t'ai pardonné ; les autres te pardon-  
 neront, je l'espère. (Luisa s'avance. Le familier sort.) Oh ! mon  
 enfant !... (Avec terreur.) De qui tiens-tu cette permission de me  
 voir ?

LUISA

Du duc lui-même.

STROZZI

Comment l'as-tu obtenue ?

LUISA

J'ai été la chercher.

STROZZI

Où cela ?

LUISA

Au palais.

STROZZI

Au palais ! chez le duc !... Tu as été chez cet infâme, chez ce bâtard des Médicis ?... Oh ! j'aurais mieux aimé ne te revoir jamais que de te revoir à cette condition !

(Il la repousse.)

FRA LEONARDO, recevant la jeune fille dans ses bras

Strozzi, sois homme !

STROZZI, sans l'écouter

Elle a été chez lui !... elle est entrée dans cette caverne de débauches, dans cet antre de luxure !... Et de combien d'années d'innocence as-tu payé la permission de me voir une demi-heure ?... Réponds, Luisa ! réponds !

LUISA

Mon père, Dieu sait que je ne mérite pas ce que vous me dites... D'ailleurs, je n'étais pas seule : c'est Lorenzo qui m'a conduite chez le duc, et Lorenzo ne m'a pas quittée.

STROZZI

Ainsi, Luisa, pas de condition infâme ?

LUISA

Rien, mon père, rien, sur l'honneur de la famille !... Je me suis jetée à ses pieds, j'ai demandé à vous voir ; le duc et Lorenzo ont échangé quelques paroles à voix basse, puis le duc a signé un papier, me l'a remis, et je suis sortie sans avoir eu à rougir d'autre chose que de son regard.

STROZZI

N'importe ! il y a, sous cette clémence, quelque mystère terrible... Mais, puisqu'une demi-heure seulement t'est donnée, mettons à profit les instants que nous avons à passer ensemble ; ce sont probablement les derniers !

LUISA

Mon père !

STROZZI

Dieu t'a, je l'espère, donné la force en te donnant le malheur ; on peut donc te parler comme à une femme, et non plus comme à un enfant.

LUISA

Mon père, vous me faites trembler...

STROZZI

Tu connais l'homme qui demande ma tête, tu connais le tribunal qui me juge !

LUISA

Seriez-vous donc condamné, mon père ?

STROZZI

Non, pas encore ; mais je vais l'être... Réponds-moi donc comme si je l'étais déjà. Songe que c'est la tranquillité des dernières heures que j'ai à vivre que je vais te demander ; songe qu'il ne reste pas seulement au condamné à mourir, mais qu'il faut qu'il meure en chrétien, sans maudire et sans blasphémer.

FRA LEONARDO

Merci à vous, mon Dieu, qui avez amené cet ange pour lui rendre la foi qu'il avait presque perdue.

STROZZI, d'une voix solennelle

Luisa, lorsque tu verras dresser mon échafaud, lorsque tu sauras que je marche au supplice, jure-moi qu'il n'y aura aucun pacte entre ton innocence et l'infamie de cet homme ; car, par l'âme de ta mère, par mon amour infini comme s'il était divin, Luisa, je te déclare que tu ne me sauveras pas, que je mourrais désespéré, et qu'après m'avoir perdu sur la terre, pauvre enfant, tu ne me retrouverais pas au ciel !

LUISA, tombant à genoux

Mon père, je vous le jure ! et Dieu me punisse si je manque à mon serment !

STROZZI, posant les deux mains sur la tête  
de sa fille, et la regardant avec tendresse

Ce n'est pas tout encore... Le danger qui te poursuit pendant mon agonie peut subsister après ma mort ; ce que le duc n'aura

pu obtenir par la terreur, il peut chercher à l'obtenir par la violence.

LUISA

Mon père !

STROZZI

Il peut tout, il ose tout !... C'est un infâme !

LUISA

Mon Dieu !

STROZZI

Luisa, tu aimes mieux mourir jeune et pure, n'est-ce pas, que de vivre dans la honte et le déshonneur ?

LUISA

Oh ! oui, cent fois oui, mille fois oui, Dieu m'en est témoin !

STROZZI

Eh bien, si jamais tu tombais entre les mains de cet homme, si tu ne voyais aucun moyen de lui échapper, si la miséricorde même de Dieu ne t'offrait plus aucune chance d'espoir...

LUISA

Achevez, mon père ! dites, dites !

STROZZI

Eh bien, un seul trésor me restait, que j'avais soustrait aux yeux de tous, une dernière consolation, ami suprême qui devait m'épargner la torture et l'échafaud : c'est ce poison.

LUISA, saisissant le flacon

Donnez, donnez, mon père !

STROZZI

Bien, bien, Luisa ! merci ! ce flacon, c'est la liberté, c'est l'honneur ; prends-le, Luisa, je te le donne... Souviens-toi que tu es la fille de Strozzi !

LUISA

Il sera fait comme vous le désirez, mon père, je le jure !

STROZZI

Maintenant, je mourrai tranquille... Et toi, mon Dieu, qui entends ce serment, n'est-ce pas que tu ne le laisseras pas s'accomplir ?

## Scène IV

Les mêmes, le familier, un homme masqué.

LE FAMILIER, à Luisa

La demi-heure accordée par la permission est écoulée : il faut me suivre.

LUISA

Oh ! déjà ! déjà !

STROZZI

Va, ma fille, et sois bénie !

LUISA

Encore un instant ! encore une seconde !

STROZZI

Non ! va, mon enfant... Adieu ! Pas de grâce de cet homme.

LUISA

Adieu, mon père !...

FRA LEONARDO

Au revoir dans le ciel !

STROZZI

Oui, oui !...

L'HOMME MASQUÉ, bas, à Luisa,  
qui passe près de lui

Luisa !

LUISA, tressaillant

Lorenzo !

LORENZINO

Tu as toujours foi en moi ?

LUISA

Plus que jamais !

LORENZINO

Eh bien, à ce soir.

LUISA, bas

À ce soir !

(Elle sort avec le familier. Lorenzino, toujours masqué,  
reste au milieu des prisonniers.)



## Scène V

Les mêmes, hors Luisa et le familier.

VITTORIO, à Lorenzino

Qui es-tu, toi qui t'introduis masqué parmi nous ? Quelque espion de Maurizio, quelque sbire du duc !

BERNARDO

Es-tu le tortureur ? Nous sommes prêts pour la torture !

SELVAGGIO

Es-tu le bourreau ? Nous sommes prêts pour la mort !

VITTORIO

Voyons, parle, messenger de malheur ! Quelle nouvelle apportes-tu ?

LORENZINO

Je vous apporte la nouvelle que vous êtes tous condamnés à mort, et que vous serez tous exécutés demain matin, au point du jour.

(Il se démasque.)

TOUS

Lorenzino !

VITTORIO

Que cherches-tu ?

BERNARDO

Que demandes-tu ?

LORENZINO

Que vous importe, à vous qui n'avez plus rien à faire dans ce monde, qu'à prier et à mourir ?

FRA LEONARDO

Lorenzino ! descends-tu dans les catacombes pour insulter aux martyrs ? Que viens-tu faire ici ?

LORENZINO

Tu vas le savoir, car c'est toi que je cherche.

FRA LEONARDO

Que me veux-tu ?

LORENZINO

Dis à tous ces hommes de s'éloigner, et de nous laisser isolés

autant que possible.

FRA LEONARDO

Pourquoi cela ?

LORENZINO

Parce que j'ai un secret à te révéler, et que je suis, moi aussi, en danger de mort. Je veux que tu entendes ma confession.

FRA LEONARDO, reculant

Ta confession ?

LORENZINO

Oui.

FRA LEONARDO

Moi, entendre ta confession ?... Et pourquoi plutôt moi qu'un autre ?

LORENZINO

Depuis quand le pénitent n'a-t-il plus le droit de choisir son confesseur ?

FRA LEONARDO, aux prisonniers

Mes frères, arrière, tous ! (Il s'assied.) J'attends.

LORENZINO, s'agenouillant devant lui

Mon père, il y a un an que je suis revenu de Rome, ayant déjà dans mon cœur le projet que je vais exécuter aujourd'hui... À peine de retour à Florence, comme je craignais de prêter aux autres les sentiments que j'avais moi-même, je parcourus les différents quartiers de la ville, j'interrogeai les maisons des pauvres et les palais des riches, je me mêlai aux humbles artisans et aux orgueilleux patriciens... Une seule voix, pareille à un gémissement immense, s'élevait de tous côtés, accusant le duc Alexandre. L'un lui redemandait son argent, l'autre son honneur, celui-ci un père, celui-là un fils. Tous pleuraient, tous se lamentaient, tous accusaient, et je me dis : « Non, il n'est pas juste qu'un peuple entier souffre ainsi de la tyrannie d'un seul homme ! »

FRA LEONARDO

Ah !... ce que nous avons rêvé était donc vrai ?

LORENZINO

Alors, je jetai les yeux autour de moi ; je vis la honte sur tous

les visages, l'effroi dans tous les esprits, la corruption dans toutes les âmes ! Je cherchai à quoi je pouvais m'appuyer, et je sentis que le vent de la terreur faisait tout plier sous ma main. La délation était partout, au dedans et au dehors ; elle pénétrait dans l'intérieur des familles, elle courait par les places publiques, elle s'asseyait au foyer conjugal, elle se dressait sur les bornes des carrefours !... Je compris que quiconque voulait conspirer, dans de pareils jours, ne devait prendre d'autre confident que sa seule pensée, d'autre complice que son propre bras ; je compris que, pareil au premier Brutus, celui-là devait couvrir son visage d'un voile assez épais pour que personne ne le reconnût... Lorenzo devint Lorenzino !

FRA LEONARDO

Continue ! continue !

LORENZINO

Il fallait arriver au duc, il fallait qu'il se défiât de tous, il fallait qu'il se fiât à moi. Je me fis son courtisan, son valet, son bouffon ; non-seulement j'obéis à ses ordres, mais encore je pré vins ses volontés, je devançai ses désirs. Pendant un an, Florence m'appela lâche, traître, infâme ! pendant un an, le mépris de mes concitoyens pesa sur moi, plus lourd que la pierre d'un tombeau ! pendant un an, tous les cœurs doutèrent de moi... excepté un seul, qui, au dernier moment, en doutera peut-être !... Mais enfin j'ai réussi, enfin j'ai atteint le but que je voulais atteindre, enfin je suis arrivé au terme de ma longue et pénible route... Ce soir, je délivre Florence ; ce soir, je rends la liberté à ma patrie ; ce soir, je tue le duc Alexandre !

FRA LEONARDO

Parle bas ! parle bas !

LORENZINO

Mais le duc est adroit, le duc est fort, le duc est brave... En essayant de sauver Florence, je puis succomber à mon tour... Il me faut donc l'absolution suprême... Donnez-la-moi, mon père ! donnez-la-moi sans hésiter... Allez, j'ai assez souffert sur cette

terre pour que vous ne me marchandiez pas le ciel !

FRA LEONARDO

Lorenzino, c'est un crime de t'absoudre, je le sais ; mais, ce crime, je le prends sur moi, et, quand Dieu t'appellera pour te demander compte du sang que tu auras versé, je me présenterai à ta place, en disant : « Seigneur, ne cherchez pas le coupable ! Seigneur, le coupable est devant vous ! »

LORENZINO

C'est bien ! tout est dit. Maintenant, lui aussi, comme vous, il est condamné, et ce n'est plus qu'une affaire de temps... Lorsque, demain, on viendra vous chercher pour vous conduire à l'échafaud, criez tous : « Le duc Alexandre est mort ! le duc Alexandre a été assassiné par Lorenzino ! Ouvrez la maison de Lorenzino, et vous trouverez son cadavre !... » Et le bourreau lui-même tremblera ; et le peuple courra à ma maison de via Larga ; et le peuple trouvera le corps du duc, et, au lieu d'être conduits à l'échafaud, vous serez portés en triomphe !

FRA LEONARDO

Et toi ?

LORENZINO

C'est moi qui ouvrirai au peuple la chambre où sera le cadavre du duc... Adieu, mon père !... (Se tournant vers les prisonniers, groupés au fond.) Place, messieurs !

VITTORIO

Et si nous ne voulions pas te laisser passer, nous ?

BERNARDO

S'il nous avait pris envie de nous venger avant que de mourir ?

STROZZI

Si nous avons décidé de t'étouffer entre nos mains ?

TOUS

Qu'il meure, celui qui nous a vendus tous ! qu'il meure, le traître ! qu'il meure, l'infâme !

(Lorenzino porte la main à son épée,  
comme pour s'ouvrir un passage.)

FRA LEONARDO, s'élançant entre lui et les prisonniers  
Frères ! laissez passer cet homme en vous inclinant devant  
lui... C'est le plus grand de nous tous !...

## ACTE CINQUIÈME

*La chambre de Lorenzino. Grande porte au fond. À droite, au premier plan, une porte ouvrant sur un escalier ; du même côté, vers le fond, une autre porte ; entre les deux portes, une fenêtre. À gauche, l'entrée d'un petit oratoire dont on voit l'intérieur, et qui occupe le premier plan ; au deuxième plan, une porte donnant dans un cabinet.*

### Scène première

Lorenzino, le duc, puis le Hongrois.

LORENZINO

Rentrez chez vous, monseigneur ; faites les honneurs du souper à vos convives, buvez plutôt deux coupes qu'une... Dans une demi-heure, Luisa sera ici.

LE DUC

J'y puis compter ?

LORENZINO

Lorsque je vous le promets !... Vous ai-je jamais promis une chose que je n'aie pas tenue ?

LE DUC

Ainsi, dans une demi-heure ?

LORENZINO

Oui... Seulement, je ne voudrais pas quitter la maison. Je n'ai personne à qui me fier... Vous êtes sûr du Hongrois ?

LE DUC

Comme de moi-même.

LORENZINO

Prêtez-le-moi pour aller chercher notre belle affligée.

LE DUC

Bon ! elle reconnaîtra qu'il m'appartient, et elle ne voudra pas le suivre.

LORENZINO

Avec un billet de moi qui lui promette la vie de son père, elle suivrait le diable en enfer ! D'ailleurs, ce n'est pas la première fois que l'enfant vient ici. N'est-elle pas ma fiancée ?

LE DUC

Alors, pourquoi tant de précautions ?

LORENZINO

Pour sauver les apparences, pardieu !

LE DUC

Prends donc le Hongrois ; je le mets à ta disposition.

LORENZINO

Appelez-le, et dites-lui qu'il doit m'obéir en tout point.

LE DUC, ouvrant la porte du fond

Viens ici, et, sur ta tête, fais tout ce que t'ordonnera Lorenzino.

(Le Hongrois entre.)

LORENZINO, écrivant

Oh ! pardieu ! c'est bien simple ! (Au Hongrois.) Tu vas t'en aller place Sainte-Marie-Vieille, chez la jeune fille du bénitier ; tu lui remettras ce billet ; elle te suivra, et tu l'amèneras ici. Voici la clef de la rue.

LE HONGROIS

Et quand elle sera ici ?

LORENZINO

Tu iras prévenir Son Altesse.

LE HONGROIS

Ce sera fait comme monseigneur le désire.

LE DUC

Va, et reviens vite !

(Le Hongrois sort. Le duc va pour sortir lui-même.)

LORENZINO

Monseigneur, votre parole que nul de vos convives ne saura où vous allez, ni pourquoi vous quittez la table ?

LE DUC

Je te la donne.

LORENZINO

Maintenant, votre parole que vous n'oublierez pas que vous me l'avez donnée !

LE DUC

Mignon !...

LORENZINO

Ne nous fâchons pas... J'aime mieux deux promesses qu'une...  
Sur votre foi de gentilhomme ?

LE DUC

Sur ma foi de gentilhomme !

LORENZINO

Alors, tout va bien !

LE DUC

Qu'as-tu donc ?

LORENZINO

Moi ?

LE DUC

Tu es pâle comme un mort, et cependant la sueur ruisselle de  
ton front !

LORENZINO

Votre Altesse est trop bonne ! ce n'est rien... Allez, monsei-  
gneur, allez !

LE DUC

Dans une demi-heure !

LORENZINO

Plus tôt, si je puis...

(Le duc sort.)

## Scène II

Lorenzino, seul.

Cet air glacé me fait du bien !... Pourvu que Michele soit à son  
poste !... Un homme se promène dans la rue... C'est lui proba-  
blement... Psitt !... C'est lui !

MICHELE, de la rue

Monseigneur ?...

LORENZINO

Voici la clef... Entre, et monte au deuxième étage ; tu connais  
le chemin... Tiens ! (Il lui jette la clef, puis va se regarder dans une



glace.) Son Altesse avait raison, j'ai le visage pâle... Mais le cœur est ferme !

Scène III  
Lorenzino, Michele.

MICHELE

Me voici, monseigneur.

LORENZINO

Je suis heureux de te trouver si exact au rendez-vous... Es-tu prêt ?

MICHELE

C'est donc pour ce soir ?

LORENZINO

Dans une heure, tout sera fini.

MICHELE

Où faut-il aller ?

LORENZINO

Nulle part.

MICHELE

C'est donc chez vous que la chose se passera ?

LORENZINO

C'est ici même.

MICHELE

Mais ne craignez-vous pas qu'on n'entende, de chez le duc, le cri et le cliquetis des armes ?

LORENZINO

Depuis un an, les voisins ont entendu chez moi tant de cris et de froissements d'épée, qu'ils n'y feront pas attention ; sois tranquille.

MICHELE

Votre Excellence n'oublie pas qu'elle m'a fait une promesse ?

LORENZINO

Rappelle-la-moi.

MICHELE

C'est que, vous vengé, je serai libre de me venger à mon tour.

LORENZINO

LORENZINO

Tu veux donc tuer le duc ?

MICHELE

Plus que jamais !

LORENZINO

Et ni pour or ni pour argent, ni par menace ni par prière, tu ne renoncerais à ton projet ?

MICHELE

J'ai fait serment de le tuer sans pitié, sans miséricorde.

LORENZINO

C'est donc bien vrai, ce que tu m'as raconté ?

MICHELE

Je vous ai dit la vérité tout entière.

LORENZINO

Mais c'est impossible à croire !

MICHELE

Pourquoi cela ?

LORENZINO

Il n'y a pas d'homme capable d'une pareille cruauté.

MICHELE

Le duc Alexandre n'est pas un homme.

LORENZINO

Elle était belle, cette jeune fille ?

MICHELE

Belle comme un ange !

LORENZINO

J'ai oublié son nom...

MICHELE

Nella.

LORENZINO

Et morte ?

MICHELE

Morte !

LORENZINO

À quel âge ?

MICHELE

À dix-huit ans.

LORENZINO

C'est bien jeune !

MICHELE

C'est trop vieux, quand, depuis deux ans déjà, le malheur et la honte sont entrés dans votre vie ?

LORENZINO

Et tu dis qu'après t'avoir donné l'espoir d'être son mari, le duc Alexandre... ?

MICHELE

Oh ! laissez-moi, monseigneur !... Ne sentez-vous pas qu'à chacune de vos paroles, la colère me monte au front et me donne le vertige ?... Taisez-vous ! vous me rendriez insensé... Il ne s'agit pas de moi, il s'agit de vous ; c'est vous qui allez vous venger, n'est-ce pas ? et non pas moi ; c'est moi qui suis obligé d'acheter ma vengeance au prix de la vie d'un autre que celui qui m'a offensé... Dites-moi quel est l'homme assez abandonné du ciel pour servir de bouclier au duc... Nommez-moi cet homme, nommez-le-moi ! Je suis prêt.

LORENZINO

Je n'ai pas besoin de te le nommer, tu le verras.

MICHELE

Mais je le connais donc ?

LORENZINO

Tu as mauvaise mémoire, Michele ! Tu m'as nommé quatre hommes qui étaient dans la chambre du duc pendant cette nuit fatale, et je t'ai dit que celui dont j'avais à me venger était un de ces quatre hommes.

MICHELE

C'est vrai ; cela suffit. (Voyant Lorenzino qui écoute.) On ferme la porte de la rue... Est-ce lui ?

LORENZINO

Non, pas encore... Mais c'est quelqu'un qui ne doit pas te voir. (Montrant la gauche.) Entre dans ce cabinet, et n'en sors que

quand je t'appellerai à mon aide... Pense au duc, rêve ta vengeance, et que, lorsque j'aurai besoin de toi, je te trouve l'épée à la main... Entre !

(Il le pousse dans le cabinet.)

#### Scène IV

Lorenzino, le Hongrois, Luisa.

LE HONGROIS, à Luisa, qui le suit

Là !... Maintenant, signorina, douterez-vous encore ?

LORENZINO

Luisa !

LUISA

Lorenzo !

LORENZINO, au Hongrois

Tu sais ce qui te reste à faire ?

LE HONGROIS

Oui, monseigneur.

LORENZINO

Rends-moi la clef... Tu tireras la porte derrière toi... (Lui jetant sa bourse.) Tiens !

LE HONGROIS, à part

Décidément, je ne comprendrai jamais rien à cet homme-là !

#### Scène V

Lorenzino, Luisa.

LORENZINO, faisant signe à Luisa de se taire, écoute le bruit des pas du Hongrois qui s'éloigne ; puis, après avoir entendu refermer la porte de la rue.

Tu n'as pas douté de moi, Luisa ; merci !

LUISA

Mon Lorenzo, l'heure où je douterais de toi sera l'heure de ma mort.

LORENZINO, allant à la porte du fond

Attends que je ferme cette porte... (Luisa le suit des yeux ; il ferme la porte, et revient près de la jeune fille.) Maintenant, écoute-moi.

LUIZA

Comme on écoute la voix de Dieu... Mais, avant tout, mon père ?

LORENZINO, d'une voix brève

Je t'ai dit que ton père serait sauvé, et il le sera. Mais ce n'est point assez ; en pensant à lui, j'ai pensé à nous, ma bien-aimée. Dans une heure, nous quittons Florence.

LUIZA

Où allons-nous ?

LORENZINO

À Venise. J'ai là une licence que m'a donnée l'évêque de Mazzi, pour prendre les chevaux de poste. Une fois libre, ton père te rejoindra.

LUIZA

Alors, partons, mon Lorenzo !

LORENZINO, d'une voix qui s'altère de plus en plus

Non, pas encore. Avant que nous partions, un grand événement doit s'accomplir, Luisa.

LUIZA

Où cela ?

LORENZINO

Ici.

LUIZA

Comment, ici ?

LORENZINO, désignant la chambre à droite

Ici, dans cette chambre...

LUIZA

Mais moi, moi ?

LORENZINO

Toi, Luisa, tu seras dans cet oratoire, où tu prieras pour moi... Quelque chose que tu entendes, quelque bruit qui se fasse, quelque action qui s'accomplisse, tu ne bougeras pas, tu ne feras pas un mouvement, tu ne souffleras pas le mot... Quand tout sera fini, je t'ouvrirai ; tu fermeras les yeux en traversant cette chambre... et nous partirons !

LUISA

Lorenzo ! Lorenzo ! tu me fais frémir !...

LORENZINO

Chut !... N'as-tu pas entendu ?

LUISA

Des pas dans ce corridor...

LORENZINO

C'est cela... Passe dans cet oratoire, Luisa ; voici le moment suprême. Appelle à ton aide tout ton courage, et, visses-tu entrer la mort (la poussant dans l'oratoire, un doigt sur les lèvres), tais-toi !...

LUISA

Sainte mère des anges, que va-t-il donc se passer ?

LORENZINO

Prie !...

(Il ferme la porte de l'oratoire, dont il met la clef dans sa poche. La porte du fond s'ouvre.)

## Scène VI

Lorenzino, le duc, Luisa, à genoux et priant dans l'oratoire.

LE DUC, entrant

Allons, Lorenzino, je reconnais que tu es un homme de parole.

LUISA

La voix du duc !

LORENZINO

Le Hongrois a dit à Votre Altesse... ?

LE DUC

Que, croyant suivre le pasteur, la douce brebis avait suivi le boucher !

LUISA, se soulevant sur un genou

Que dit-il donc ?

LE DUC

Eh bien, voyons, où est-elle, notre belle affligée ?

LORENZINO, montrant l'oratoire

Chut !... Là.

LE DUC

Pourquoi là, et pas ici ?

LORENZINO

Je vous savais à table, j'ignorais le nombre de coupes que vous comptiez y vider... si vous étiez ivre, je ne voulais pas que vous lui fissiez peur.

LUISA

Mon Dieu, mon Dieu, ai-je bien entendu ?

LE DUC

Tu le vois, je me suis ménagé.

LORENZINO

Oui, Votre Altesse est tout à fait présentable... (Le conduisant vers la chambre à droite.) Ainsi, monseigneur...

LE DUC

Où me mènes-tu ?

LORENZINO

À ma propre chambre, pardieu !... Dans cinq minutes, je vous la livre.

LUISA, jetant un cri

Ah !... (Elle ouvre la fenêtre, comme pour se précipiter.) Grillée, grillée !

LORENZINO

Une fois dans cette chambre, je pousse la porte derrière elle... Le reste vous regarde.

LUISA

Oh ! lui ! lui-même !... Le poison ! le poison !... Merci, mon père !

(Elle vide le flacon d'un trait,

et retombe à genoux sur le prie-Dieu.)

LORENZINO, entrant dans la chambre derrière

le duc, mais sans disparaître de la vue du public

Ne vous débarrassez-vous pas de votre robe de chambre et de votre épée ?

LE DUC, dans la chambre

De ma robe de chambre, oui ; quant à mon épée, elle ne quitte

mon côté que pour dormir à mon chevet.

LORENZINO

Vous êtes homme de précaution, monseigneur !

LE DUC, de même

Et cette précaution n'a pas été inutile chez la marquise Cibo.

(En ce moment, tous deux sont entrés dans la chambre.)

### Scène VII

Les mêmes, Michele, sortant du cabinet.

MICHELE, l'épée à la main, et écoutant

Dieu me pardonne, c'est la voix du duc !...

LE DUC, hors de vue, poussant un cri

Ah ! traître !

LORENZINO

Meurs, misérable !... meurs, infâme !... À moi, Michele !

LE DUC

Oh ! je ne meurs pas pour un coup de poignard, moi !

(Il s'élançe en scène, et se trouve en face de  
Michele, qui lui met l'épée sur la poitrine.)

MICHELE

Non ; mais tu meurs pour un coup d'épée.

LE DUC

Michele !...

MICHELE, le repoussant dans la chambre

Souviens-toi de Nella !

LE DUC, hors de vue

Je suis mort !...

(On entend le bruit d'un corps qui tombe.)

LUISA

Jésus ! Madone sainte !... On tue ! on tue !



## Scène VIII

Luisa, dans l'oratoire ; Lorenzino.

LORENZINO, se précipitant hors de la chambre,  
tout sanglant, blessé à la main et à la joue

Luisa ! viens ! viens !...

(Il ouvre la porte de l'oratoire.)

LUISA

Ah ! malheureux, je comprends !

LORENZINO

Ne perdons pas un instant, mon amour, ma vie !... Viens !  
viens !... Qu'as-tu ? Pourquoi hésites-tu ?... Plus rien à craindre :  
il est mort ! Florence est libre, et ton père est sauvé !

LUISA, ne pouvant marcher,  
et se renversant sur son bras

Pardonne-moi, mon bien-aimé Lorenzo ! mais j'ai douté de  
toi... et je te l'avais dit, que l'instant où je douterais de toi serait  
celui de ma mort !

LORENZINO

Eh bien ?...

LUISA

Mon père m'avait donné, pour le cas où je tomberais aux  
mains du duc... ce flacon de poison... Non-seulement j'ai cru que  
j'y étais tombée, mais encore que c'était toi qui me livrais à lui !

LORENZINO

Après ?... Parle ! mais parle donc !

LUISA, lui montrant le flacon

Regarde !

LORENZINO

Le flacon vide !... Oh ! malheur sur moi, je suis maudit !

LUISA

Lorenzo ! mon Lorenzo !...

LORENZINO

Luisa !

LUISA

Oh ! dans tes bras !... contre ton cœur !

LORENZINO, sanglotant

Mon Dieu ! mon Dieu !... (Luisa glisse sur ses genoux.) À l'aide ! au secours !... Elle se meurt !... (Luisa pousse un long soupir.) Morte !... (Silence désespéré, pendant lequel Michele reparait à la porte de la chambre.) Je n'avais que deux amours : Florence et elle... Je n'ai plus qu'une religion : la liberté !...

## DISTRIBUTION

Le duc Alexandre	M. Firmin
Lorenzino	M. Beauvallet
Michele	M. Ligier
Fra Leonardo	M. Guyon
Philippe Strozzi	M. Geffroy
Matteo	M. Leroux
Le Hongrois	M. Fonta
Jacopo	M. Mathien
Bernardo Corsini	M. Darcourt
Vittorio dei Pazzi	M. Robert
Birbante	M. Alexandre
Un familier de l'inquisition	M. Laba
Selvaggio Aldobrandini	M. Lefèvre
Luisa	M <sup>lle</sup> Doze
Un maître d'armes, moines, soldats, prisonniers.	

*À Florence, 2 et 3 janvier 1537.*